

L'EQUERRE

ROCKS MODERNES

N°3 TRIMESTRIEL - AVRIL-MAI-JUIN 86 - 25 F./8 F.S.

MY FAIR

SIOUXSIE

**SON
COME BACK**



**INTELLOS DANSANTS:
NEW ORDER
PROPAGANDA**

**NEW YORK
LE MUR DU SON**

CINEMA SERIE Z



CUREMANIA

M. 1571-3-25F. - RD

PHOTO JOE LYONS/MAQUETTE NIGEL WINGROVE



HOME OF THE BRAVE

A FILM BY LAURIE ANDERSON



EN CONCERT A L'OLYMPIA/PARIS 5 ET 6 MAI

N O U V E L A L B U M - K 7 - C D



wea

L'EQUERRE

ROCKS MODERNES

PRINTEMPS 86



SIOUXSIE
page 24



BARNEY
page 18



LYDIA
page 34



ROBERT
page 46

SOMMAIRE

2 - 3 - 6 - 7 - 8 - 9 - INSTANTS

musique, livres, cinéma, mode

4 - 5

artistique : Keith Haring, le survolté

11 - CHOC

The Jesus and Marie Chain : le blasphème électric
par Patrick Rognant

12 - 13 - 14 - 15 - MOTEURS

Stéphan Eicher, Danièle Dax, Carmel, Smiley Culture

16 - 17 - IMPACTS

Ramuncho Matta, froide nuit sous les tropiques
Le Complot (Bronswick) se découvre

18 - 19 - 20 - 21 - 22 - 23 - RAFALE I

Les Intellos Dansants. Le présent et l'avenir de la musique blanche avec
les exemplaires : New Order, Propaganda, Cure et Talking Heads
par Ariel Kyrrou

24 - 25 - DÉLIRE

Siouxsie, cendres et diamants
par Patrick Rognant

26 - 27 - 28 - 29 - 30 - 31 - LOOKS & STYLE I

Duos, couples. A deux c'est mieux. Une certaine modernité artistique.
par Emmanuel Carlier, photos, et Sylvia Gubern décor

32 - 33 - SOUS CULTURE

Le Cinéma Bis. Arrêtez ce massacre... mais c'est la beauté de la vie.
par Olivier Cachin.

34 - 35 - RAFALE II

New York, New York. La no wave et le mur du son.
par Patrick Rognant

36 - 37 - CULTURE

Apogée. Un roman pervers et précieux en feuilleton.
Jupes plissées grises, journal d'un séducteur.
par Yves Adrien.

38 - 39 - 40 - 41 - LOOKS & STYLE II

Narcisses, androgynes romantiques, quatre portraits made in 1986
par Jean-Claude Lagrèze

42 - 43 - MUSIQUES CHRONIQUES

Choix éclectique, blanc, noir, beige.
Avant première sur Laurie Anderson

44 - 45 - CUREMANIA

Courrier Cure, Photos Cure et Infos Cure

46 - 47 - AGENDA

Paris, ses boutiques, ses circuits, ses concerts

COUVERTURE :

My Fair Siouxsie est habillée par Colin Swift,
Maquillage Martin Tretorius. Photo Joë Lyons

Voici donc L'EQUERRE numéro 3. Ce journal, qui n'est encore que trimestriel, est la seule alternative sérieuse et moderne face à une presse rock déjà installée ou débile. Notre angle est celui de l'enthousiasme et de la poésie. C'est pourquoi nous avons toujours aimé Robert Smith/The Cure (auquel nous avons consacré le numéro 2) ou bien New Order dont nous sommes fiers de présenter ici les seules photos prises par eux mêmes, pour nous. L'EQUERRE se joint également (voir page 4 de couverture) à un combat auquel participent pratiquement tous les artistes du monde : contre l'apartheid et le régime indéfendable de l'Afrique du Sud. Keith Haring, jeune et célèbre peintre américain a dessiné spécialement pour le journal cette B.D. express qui deviendra un collector.

Sur la couverture la belle Siouxsie, déguisée en My fair Lady, brille de tous ses feux retrouvés et, à l'intérieur du journal, un tour d'horizon bien d'équerre sur la musique, le cinéma, la peinture, la mode et la littérature.

Comme ceux dont les lettres sont publiées, n'hésitez pas à écrire et, si vous voulez une réponse, n'oubliez pas de joindre un timbre. Inutile de proposer un abonnement, nous ne sommes pas encore assez surs de la régularité des parutions; par contre, achetez toujours L'EQUERRE chez le même marchand et faites le connaître autour de vous.

Au moment où, la droite revenue, la France redevient un pays de vieux, soyons encore plus ouverts, réceptifs et passionnés car personne ne nous fera de cadeau.

L'EQUERRE-ROCKS MODERNES est éditée par l'Association GLORIA, 1, rue de Messine 75008 PARIS. 43.59.03.02. Directeur : Philippe Djanoumoff. Rédaction : Yves Adrien, Thierry Boblet, Fadhéla Bouhired, Olivier Cachin, Robin Desbois, Ariel Kyrrou, Patrick Rémy, Patrick Rognant, Jean-Pierre Simard et le courrier des lecteurs. Photos : Michel Amet, Koto Bolofo, Emmanuel Carlier/Sylvia Gubern, Alain Dister, Jean-Claude Lagrèze, Joë Lyons, Louise Maison, New Order, Pierre et Gilles, Derek Ridgers, Laurence Verfaillie. Photogravure, Composition : Cardot s.a.r.l. Coulommiers. Imprimé par Delcambre à Paris. Copyright L'EQUERRE tous droits réservés. Dépôt légal à parution. I.S.S.N. en cours. Commission paritaire N°67561. Diffusion N.M.P.P. Inspection des ventes S.I.P. DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : PHILIPPE DJANOUMOFF

INSTANTS MUSIQUE INSTANTS

LE RETOUR DU BAUHAUS? Trois ans déjà que ce groupe phare de la scène post-punk s'est séparé. Cet anniversaire se traduit par une double compilation où quatre ans de ce groupe mythique sont un peu à l'étroit. On y trouve une discographie apocryphe complète et un inédit sublime : *The Sanity Assassin*. A cause d'un conflit d'ego entre David J. et Peter Murphy, ils se sont donnés un temps pour réaliser leurs ambitions personnelles et, éventuellement, se reformer. Le guitariste Daniel Ash n'a pas attendu la séparation pour former son groupe de pop métallique : *Tones On Tail* qui a sorti six maxi et deux albums inégaux renfermant autant de perles de post-metal-rock que des ratages exemplaires de disco-pop inodores (à noter, cependant le single avec *The Sinister Duck*, plus fun). David J., mentor musical et basse plantée du groupe s'est perdu dans des expériences obscures et talentueuses autour des racines maudites du rock extrême, deux albums fantômes mais indispensables pour les puristes. Le meilleur est sa collaboration au mythique et génial *Jazz Butchers* sur deux albums. Peter Murphy, lui, a choisi la pop synthétique et maniérée de *Dalis Car* avec plus ou moins de bonheur mais beaucoup d'inventivité et de goût : un croisement entre *Japan* et *Bauhaus* pour un menuet cybernétique. Depuis, ce petit monde bouge et change : Daniel Ash, David J. et Kevin Haskins ont formé *Love and Rockets*, groupe pop-post-psychédélique qui survole le rock anglais depuis les Beatles jusqu'à *Ziggy Stardust* et reprend *Ball of Confusion*. Peter Murphy revient au rock et s'apprête à sortir un album de reprises produit par Ivo de 4 AD/This Mortal Coil parmi lesquelles les meilleurs titres de balbutiements de la new wave : *The Light Pours out of Me* de Magazine et *Final Solution* de Père Ubu. Pas de grande originalité mais une voix irremplaçable. A en juger par la richesse mélodique et inspirée de *Love and Rockets*, on ne peut qu'espérer le retour de *Bauhaus* reformé. P. R.

DUO DE FRERES JUMEAUX gallois, *GENE LOVES JEZEBEL*, révélé par la scène gothique anglaise, pratique la féminité provocante à la manière de *Virgin Prunes* et incarne la survivance d'un rock anglais précieux et décadent. Deux albums magnifiques avec les collaborations de Steve Harley (légendaire leader de *Cockney Rebel*, groupe décadent des seventies) et de John Cale, dont le second, *Immigrant*, sorti l'été dernier témoigne de leur effort d'être hors des modes et de synthétiser une pop mélodique orchestrée par le chœur de leurs voix maniérées et suaves. Nos jumeaux incestueux ont abandonné le post-punk tribal pour un son plus lourd et travaillé où ils innoveront en délicatesse comme des chats égyptiens. Le nouveau single *The Sweetest Thing* ne dément pas leur univers baroque. On s'attend à ce que ce groupe passionnant devienne plus connu grâce à une diffusion française importante. P. R.

IL A VINGT ANS, SON LARGE SOURIRE le fait ressembler au frère cadet de *Smiley Culture* (voir pages Moteurs) **TIPPA IRIE** commence sa carrière avec UB 40 et Chrissie Hynde pour s'affirmer aujourd'hui comme artiste solo assez pop pour briser le ghetto du reggae. A écouter en priorité le maxi *Complain Neighbour*, rengaine connue du voisin-qui-appelle-la-police dès que les basses font vibrer les murs. Et *It's Good to Have the Feeling You're the BEST* : un "feeling" qui deviendra certitude. O.C.



PHOTO JEAN BERNARD SOHREZ

PHOTO EMMANUEL CARLIER. DECOR SYLVIA GUBERN. Au premier plan : Frank, derrière de g. à d. : Guillaume, Anne-Sophie, Johan.



QUAND ILS ONT COMMENCÉ, certains n'avaient même pas dix ans. Originaires de la région d'Issoudun, à côté de Bourges, **ZERO DE CONDUITE** pouvait s'imbiber du festival pour être mordu par le rock. Anne-Sophie, Johan, Frank et Guillaume ont déjà un passé alors qu'ils ont entre 13 et 15 ans. Premier 45 t. en 84 et premier passage sur scène au festival de Bourges en 83 : en première partie du Gun Club puis de U2 ; en 84, de Renaud, inauguration du Zénith où ils jouent devant François Mitterand, première partie de Clash à Balard, deux concerts à la prison de Fleury-Mérogis devant les jeunes détenus, au total quatre ans d'existence. 86 : nouveau 45 t. avec deux titres infernaux : *Viré du bahut/La guerre* où les arrangements très travaillés et les guitares bien lyriques indiquent leur évolution. Aujourd'hui, de Clash à U2, demain?... tous les espoirs sont permis. Ph. D.

DES MOTS CHIFFONNÉS, de nombreuses nappes en papier griffonnées et rescapées des sautes anglaises, des rimes abandonnées : un univers d'adolescente romantique urbaine, **ANNE CLARK**. Profession poète, ghetto dont elle s'évadera vite. Elle se liera alors avec Virginia Astley, si sensible, aux multiples chef d'œuvres trop confidentiels et à Vini Reilly, l'unique membre de Durutti Column, le musicien de l'automne à son déclin. Des concerts, quelques disques secrets en Grande Bretagne, Allemagne, Belgique (dont le merveilleux mini L.P. produit par David Arrow et contenant le titre *Our Darkness*, ressorti récemment en maxi et qui n'a pas eu moins de cinq versions), puis cette rencontre avec John Foxx, beau prince lyrique qui a pu se sauver d'Ultravox après l'avoir fondé. Pour marquer ce choc, l'album *Pressure Points*, recueil aux multiples enluminures. Elle y chante la surpopulation, le spleen, le suicide dans les grandes villes avec sûreté et mots simples. John Foxx, le Botticelli du synthé colore cette prose en la soutenant d'un bon *metal beat*. Les mots deviennent une danse mutante aux rythmes éclatés, une chorégraphie folle et intimiste. P. Ry.





DOM FARKAS. PHOTO MARC TERRANOVA

ILS SONT JEUNES, BEAUX ET TRÈS, TRÈS FUNK, ils ne jurent que par Earth, Wind and Fire ou Herbie Hancock. **FUNKANNECTION**, groupe parisien a décidé de monter à l'assaut des charts dans un créneau aussi difficile que le funk français. Avec un chanteur, **DOM FARKAS**, qui transpose, sur le pavé de Paris celui de New York, qui croone Strangers in the Night avec aussi peu de complexes que lorsqu'il rappe le standard hip hop *Rappers Delight*. Dans la foulée, il anime, avec un acolyte nommé Ho Chi Minh, une émission d'enfer sur **CARBONE 14**, réessuscitée grâce à la pétulante **SUPERNANA. MÉGAMIX** offre, deux heures par semaine, un programme éclectique où danse, Afrique, electric boogie et tropical se déchainent pour transporter les auditeurs allumés sur la planète Funk. (105 Mgh. les lundis de 20 h. à 22 h.)



LEMMY CONSTANTINE. PHOTO XAVIER MARTIN

LEMMY CAUTION, c'était un privé des années 50 incarné par Eddie Constantine. Ce funkster blanc si élégant, c'est son fils, **LEMMY CONSTANTINE**. Il a eu le culot de ne pas changer de nom et d'assurer avec. Il est vrai qu'on ne risque pas de confondre : Lemmy fait du swing-techno façon crooner sur les bords. Deux chansons sur un 45 t. *Sweet Little Ballerina* et *Queen of the Street*, le charme à plein tube, des minettes pleines les mirettes, un peu macho mais rigolo. R.D.

POUR LEUR PROCHAINE TOURNÉE... en Amérique latine et centrale, les bretons de **MARC SEBERG** risquent de trouver un public nettement moins ciblé new wave qu'en Europe. Ils seront applaudis par les néo-punk de Mexico-City, les destroy de Guatemala-City, l'extrême pointe branchée du Honduras, du Salvador ainsi que les déçus de la variété colombienne. Un choc de cultures en perspective. (Tournée du 12-04 au 10-05).

LE PECHÉ EST-IL INTERNATIONAL? Micro d'or 85 au Festival rock de Montpellier, **INTERNATIONAL SIN** est un groupe qui brandit le crucifix du rock à l'autel du funk. Cette formation lyonnaise de cinq membres fait partie de celles miraculeuses-miraculeuses qui se sont octroyé le pouvoir de franchir les barrières de l'ordre établi, jusqu'à ce que de vils imitateurs ne les rejoignent. Fidèles disciples de Talking Heads et de B 52, International Sin amorce un nouveau chemin au delà de la dance-music processionnelle. Que Dieu lui prête vie... T.B.

"LES POÈTES MAUDITS SONT DE RETOUR. Et ils traînent avec eux la mort, le vice, la drogue, la vermine et la désolation. Ils videront vos filles, vos fils, vos femmes et vos hommes, pilleront les sépultures de vos morts. Les poètes maudits sont de retour et j'en avais besoin". C'est le début d'Ames Félées, un article consacré aux poètes maudits dans **NOUVEAUX DÉMONS**, fanzine de Mamers, diffusé, vers la mi-avril, dans les régions d'Alençon, Le Mans et, naturellement chez l'éditeur : Vincent Huet, 10, rue du Docteur Godard, 72600 Mamers. Prix 10F. (En vente également à Paris, chez Parallèles et New Rose). Au sommaire également : Fritz Lang, Marc Seberg et une très belle couverture symboliste. Ce fanzine et le soin qui a présidé à sa conception prouvent une fois de plus que les initiatives intéressantes ne viennent pas toujours de Paris.R.D.

EN AVANT PREMIÈRE, on nous annonce, au Festival d'AVIGNON, cet été, la venue de la sensation de l'Éthiopie : Mahmoud Ahmed et son Roha Band. Le moment est venu d'accueillir dans la "sono mondiale" cette musique, troublante palette sonore au carrefour de l'Afro-beat, des balancements latinos-swing et des arabesques de l'Orient.

TROPIQUE DU CANCER est un fanzine de Montargis. Rédigé par un certain Kaiser Guillaume qui anime une émission RMVL 92.3 (ça doit être dans sa région), diffuse les musiques des plus froides au plus polaires. Au sommaire : Philippe Soupault, Strangers, Grace Kelly, Art punk, Opéra Multisteel, groupe de Bourges mystico-techno moyennâgeux. Son gothique clair et sa poésie naïve le rattachent aux groupes country anglais des seventies. *Tropique du Cancer*. 18, route de Vivoy. 45200 Montargis. (7F.) *Opéra Multisteel* : 2 disques. diffusion E.M. Dis et Orcadia Machina. Contact : 48 65 76 67.

MUSIQUES DE TRAVERSES DE REIMS Ne cherchez pas de noms trop connus, ce festival est résolument découvreur. Tête d'affiche Stephan Eicher, seule grande vedette de cette programmation. Mais de nombreuses présences comme celles de Blaine Reininger, Pascal Comelade, Zazou/Bicaye, John Greaves, et des groupes à envisager dans une perspective moderniste : Trisomie 21 (10-05), Bel Canto Orchestra, Neon Judgement, Orthotronics, Melody Four (avec Lol Coxhill). *Maison de la Culture de Reims*. 3-5, Chaussée Bocquaine. B.P. 1183 51057 REIMS Cedex. Tél. 26 47 93 44.

VOX POPULI, étrange et joli nom d'un groupe français qui fait tout sauf du rock. Un autodidacte touche à tout, le mystérieux Gnouf Tap, une ravissante chanteuse iranienne qui, à l'occasion, joue de la guitare acoustique : Mithra et le jeune frère de la Dulcinée, Arash aux percussions, sautour et cithare... Musique atmosphérique aux couleurs de l'Orient, ces charmants jeunes gens possèdent leurs classiques : Eno, Hassel, Budd... Leur album *Myscitismes*, sur le label indépendant *Vox Man* (191, av. du Maine 75014 Paris) manque parfois de punch mais vaut le détour. A.K.

ANNE PIGALLE. HABILLÉE PAR TIE DÉPOT. PHOTO XAVIER MARTIN.



LA PARISIENNE DE LONDRES

s'appelle **ANNE PIGALLE**. Conçue à la manière d'un produit-concept-marketing-qui-tue, cette artiste peut, malgré ses réelles qualités, avoir du mal à assurer. Z.T.T., son label, a cependant découvert en elle une chanteuse française et lui donne des possibilités qu'à talent supérieur ou égal, aucune artiste (Sapho, Valérie Lagrange... Armande Altaï, etc.), ne peut se vanter d'avoir. Son "tube" *Stranger, Stranger* en vaut bien un autre et l'album se laisse écouter. Il faut quand même ajouter, pour être vraiment juste qu'il y a une autre française à Londres, celle-là complètement géniale, qui s'appelle **HERMINE**, range ses disques dans son lave-vaisselle, auto-produit, se met en scène dans des performances délirantes, possède une voix troublante autant que naïve, sort de temps en temps un disque en avance d'au moins deux ans sur les autres, a fait du Sade bien avant Sade ou du Pigalle avant Pigalle. Mais elle fait surtout du Hermine, c'est à dire simple qui devient bizarre ou du bizarre qui devient simple. (*The World on my Plate*), Crépuscule. *Lonely at the Top* (!) Salome/Rough Trade).

HERMINE RANGEANT SA VAISSELLE



ENFIN DU NOUVEAU DU COTÉ DES SLOWS, BILL HURLEY, l'ancien chanteur

des Innmates, reprend *Unchained Melody*. Cette admirable chanson, connue en France par la rengaine qu'en avait tiré Eddie Mitchell (*Tous les deux enchaînés à notre ga-à-lère...*), soutenue par la voix craquante — on ne le dira jamais assez — de ce rockeur traditionnel ainsi que par une production complètement cinématographique avec violons et cuivres, un son enveloppant, autant sixties (Platters) que fifties (Glenn Miller), due à Jiri Smetana, conservateur et manager avisé du Gibus, producteur de ce maxi. Cinq minutes et quinze secondes de bonheur dans les bours ou les boîtes, le temps d'un merveilleux cheek-to-cheek, d'un super patin, de la naissance d'un amour...R.D.





Keith Haring et Ludovic (Photo Jean-Claude Lagreze)

L'évidence de la culture Hip Hop, c'est le parallélisme entre le visuel et la musique. Le rap ou les toasts racontent, explicitent, dénoncent, les graffittis ou "burns" illustrent, sur le même rythme électrique, ces nouvelles volontés de vie non-aliénante. La première exposition complète de l'œuvre de Keith Haring, 27 ans, a eu lieu cet hiver au Centre d'Arts Plastiques Contemporains de Bordeaux.

Une partie des Dix Commandements



KEITH HARING

LE SURVOLTÉ

Les Entrepôts Lainé, à Bordeaux, sont une de ces constructions industrielles du XIX^e siècle vouées à l'oubli, puis à la démolition. Heureusement, la beauté de leur proportions, leur espace et le fait qu'ils soient géographiquement bien placés (non loin du fameux monument aux Girondins, leur a valu un fabuleux lifting entrepris dès 1979. Une équipe ardente et inspirée s'ingénie, avec toutes les bonnes volontés, y compris celles du maire et de Madame Chaban-Delmas à porter haut le flambeau de la modernité dans une ville qui, au fond, reste très conservatrice. "C'est du show-biz!" devait lâcher une bourgeoise voyant, le soir du vernissage, arriver Keith Haring vêtu d'un costume éblouissant.

Ce jeune homme, ce soir là, pouvait être fatigué : il avait passé six jours pleins à l'installation de cinq années de peinture ininterrompue sur 2.000 mètres carrés dont une flamboyante série, Les Dix Commandements, inspirée par les cinq superbes voutes en plein cintre du rez-de-chaussée, conceptualisée recto-verso sur des châssis gigantesques de 7 m sur 3, installés, dessinés et peints en trois jours!



LA PEINTURE DANS TOUS SES ÉTATS

La rapidité, le flash, l'association d'idée fulgurante, le trait sans hésitation comme la pensée militante toujours en éveil, voilà ce qui caractérise celui qu'on appelle, un peu vite, artiste graffiti. Écoutons-le : "POUR MOI, C'EST LA DÉFINITION DE L'ART-GRAFFITI QUI EST TROP ÉTROITE. A NEW YORK, J'AI DESSINÉ DANS LE MÉTRO, ILLÉGALEMENT, ET J'AI FAIT PARTIE DE LA "SCÈNE-GRAFFITI" : IL M'IMPORTAIT PLUS D'ÊTRE RECONNU PAR LES GRAFFITEURS QUE PAR LE MONDE TRADITIONNEL DE L'ART. CEPENDANT JE DES- SINE DEPUIS L'ENFANCE ET J'AI SUIVI UN ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE QUE JE N'AI PAS REFOULÉ EN ENTRANT DANS LE MÉTRO ... NI EN EN SORTANT!"(1)

Keith Haring est probablement, de tous les artistes contemporains, celui dont la production est la plus importante : il a toujours un instrument à dessiner au bout des doigts : marqueur, bic, etc... et il en use avec une générosité rare. C'est que chaque production, même la plus humble devient mise en scène et message/collage. Il transformera ainsi la photo d'un anodin singe en King Kong ou vous dessinera sur votre tee-shirt son "bébé irradiant" fétiche symbole d'innocence et de jours meil-

leurs. "POUR MOI, IL N'Y PAS DE DIFFÉRENCE ENTRE UN DESSIN QUE JE FAIS DANS LE MÉTRO ET UN DE MES TABLEAUX QUI SE VENDRA DES MILLIERS DE DOLLARS. L'INTENTION EST LA MÊME." C'est le grand combat *Free South Africa* qui, à l'instar de nombreux artistes, le mobilise en ce moment : il a dessiné, spécialement pour L'EQUERRE (voir couverture), en deux images, une B.D. symbolique. L'univers de Keith Haring est fait de signes, de stéréotypes : chaque figure devient signifiante et prend une autre dimension par rapport à celles qui lui sont juxtaposées. Univers de fétiches (témoins les totems que Keith Haring a érigé) inspirés de folklores et d'arts africains, eskimos, indiens d'Amérique, volonté d'emplir l'espace, sur tous supports possibles, sans revenir en arrière.

(1) Interview réalisé par Elisabeth Lebovici pour le mensuel Beaux Arts Magazine, N°32, Février 1986.

capc Musée d'art contemporain, Entrepôts Lainé, rue Foy à 33000 Bordeaux. Tél. 56 44 16 35. Deux catalogues : 105 pages, env. 100 ill. dont 12 coul. 160 F, et celui reproduisant les Dix commandements.

A NE PAS MANQUER : LE CAPC ORGANISE, DU 9 MAI AU 7 SEPTEMBRE 1986, UNE EXPOSITION DES DEUX CÉLÈBRES ARTISTES ANGLAIS GILBERT ET GEORGE.

INSTANTS —LIVRES— INSTANTS

LUI, C'EST LA VOIX, ELLE, LE VISAGE. Lui, au débit un peu haché dans un commentaire qui précède le cinéma de minuit sur FR3 : Patrick Brion. Elle, une des plus grandes stars du XX^e siècle : GRETA GARBO. Lui a voulu créer, pour cette femme adorée, le film de sa vie, car c'est à un film que fait penser ce livre admirable aux photos aussi nombreuses que rares et que belles sinon merveilleuses. La carrière de celle dont le seul surnom fut et est toujours LA DIVINE. Garbo (on apprendra d'ou lui vient ce nom qui n'est pas le sien) la plus surprenante, la plus troublante, envoutante, abstraite, épurée, la plus simple, la plus naturelle aussi, la plus consciencieuse, celle qui préférait ne pas être amoureuse pendant les tournages, qui arrivait toujours à l'heure et ne désirait qu'une chose : une vie privée tranquille. Ce livre de 220 pages grand format n'est pas un de ces livres/mode qu'on laisse traîner sur les tables basses pour la frime. C'est un livre sérieux, passionné et érudit. Il y a eu d'autres stars : Marlene Dietrich, Bette Davis, Joan Crawford et, plus près de nous, Marilyn la charmante; mais Greta Garbo, qui a toujours été véritablement européenne (et l'est toujours) est l'étoile la plus brillante, celle dont l'éclat froid brille et brûle plus fort. R.D.

Patrick Brion
GARBO Ed. du Chêne



GRETA GARBO DANS LA LEGENDE DE GÖSTA BERLING 1924. UN DE SES PREMIERS FILMS - PHOTO CINEMATHEQUE FRANÇAISE

INSTANTS LIVRES INSTANTS



J.L.G., sans ses lunettes noires, voit la vie en rose

JEUNE JUSQU'À LA MORT pourrait être la devise de JEAN-LUC GODARD, le plus grand réalisateur de films zarbis de notre époque. Celui qui a représenté le phare de la génération la plus brillante : celle des sixties. L'œil-vérité dans toute sa cruauté, dans toute sa tendresse. Mais la passion du cinéma se traduit aussi en textes. Lire Godard est une merveilleuse leçon de style pour parler de ce qu'on aime : Godard écrit comme il parle ou parle comme il écrit : avec simplicité. Ce mot est peut-être inattendu pour qualifier un mec tellement connu pour ses films tordus mais, un jour on découvre la générale généreuse et géniale simplicité de Godard. Quand à sa jeunesse, elle a tendance à faire un peu "enfant terrible" mais c'est pas exprès, comme disent les enfants. Bref, absorber du Godard sous toutes ses formes, c'est bon pour les neurones et ceux qui veulent écrire et faire du cinéma ou les deux profiteront bien de ce livre, recueil d'articles et d'interviews des années soixante à nos jours, plein de photos infernales. Ph. D. JEAN-LUC GODARD par Jean-Luc Godard, Ed. Cahiers du Cinéma.

ON PEINE SUR LE ROCK, on lui dédie des collections. La quatrième livraison de l'Année du Rock (85-86) nous propose Springsteen en couverture : ça craint. Heureusement, l'intérieur est mieux mais on y trouve de tout : de Dire Straits à Jésus and Mary Chain ; il faut dire qu'à part l'EQUERRE, c'est le seul bouquin qui ne les ait pas descendu. Tous ces sujets sont abordés avec une objectivité si prudente que l'on comprend tout de suite que les auteurs ont une grande expérience : Rock et Folk ne les a-t-il pas surnommés les "Pierre et Marie Curie du rock" ?

Une collection voisine, chez le même éditeur nous propose un *Heavy Metal* et un *Zappa*. Sur le premier, nous reviendrons le jour où nous trouverons du hard qui en vaille la peine, ça peut arriver, les pionniers ne se nomment-ils pas Hendrix, Cream ou Led Zeppelin ? L'auteur, journaliste plutôt branché new wave traite le sujet sur un ton intello que l'on a peu l'habitude de lire sur ce genre. Quand au *Zappa*, c'est un excellent ouvrage à mettre entre toutes les mains. Zappa ou le Raymond Roussel du rock. Ph. D. Paul et Marjorie Alessandrini, L'ANNÉE DU ROCK 85-86, Philippe Blanchet, HEAVY METAL - Dominique Chevalier, ZAPPA - Ces trois ouvrages publiés par Calmann-Lévy les deux derniers, dans une collection dirigée par Paul Alessandrini.

TROIS PAUMÉS dont un retour du Viet-Nam (ce qui n'arrange pas les choses) partent à travers les States dans un but insensé. Ce "voyage initiatique" qui finira mal, comme Easy Rider, est un grand thème de la mythologie américaine. JIM HARRISON rappelle, ici, autant Brautigan pour *La Pêche à la Truite* que Shelby Foote pour *Septembre en Noir et Blanc*... entre autres. Il n'y a cependant pas, dans cette histoire, la force, la vigueur, la nouveauté de son autre livre *Légendes d'Automne* qui, lui, est un parfait chef d'œuvre. Ça pourrait être la trame d'un film de Wim Wenders, nous serions alors davantage touchés par ces personnages jouets de l'américain way of life et de sa folie.

R. D. Jim Harrison, UN BON JOUR POUR MOURIR, Traduit par Sara Oudin, Robert Laffont/coll. Pavillons, LÉGENDES D'AUTOMNE, Traduit par Serge Lentz 10/18.

ON A SORTI DES DOUBLIETTES les polars plus noirs que noir d'ANDRÉ HÉLÉNA. Comme son compère Léo Mallet, il cogne au bon endroit : juste à l'os. De la littérature populaire et même populiste qui appelle un chat un chat et, dans ce cas précis un collabo par son nom. Dans le Central Hotel sont réunis, à la Libération, collaborateurs, résistants, tondues de demain et victimes désignées. Tout un microcosme d'un monde en train de sombrer. On est très proche de *Huis Clos* et de l'enfer sartrien. Nul répit, personne ne s'en sortira indemne. Si l'écriture d'Hélène fait un peu datée, la nervosité du style et les développements auxquels il donne lieu valent beaucoup mieux que le tout venant du polar actuel. Une autre raison de lire Hélène est qu'il a eu une vie semblable à son écriture et un look que ceux qui s'en souviennent décrivent ainsi : "Toujours sanglé dans un imperméable, la pipe au bec et ses éternelles espadrilles aux pieds, il arpente le Paris des années 50, en passant et le regard aigu." J.P. S.

André Hélène, LES CLIENTS DU CENTRAL HOTEL, J'AURAI LA PEAU DE SALVADOR, LE BON DIEU S'EN FOUT - Collection La Poisse dirigée par Bayon, Phil Casoar, Frank Evard, disponibles en 10-18 / Christian Bourgois.

OU, AVEC QUI, A QUELLE HEURE, habillé comment et où aller si c'est fermé, trop plein etc ? PARIS RENDEZ-VOUS répond à toutes les questions qu'on peut se poser concernant les ... rendez-vous à Paris. Environ deux cent cinquante adresses, triées sur le volet : cher, chic, branché, plouc voire ringard, prestige, artiste, bourgeoise, tout y est. Mais attention, ces endroits que l'on se doit de connaître, on n'y va pas à n'importe quelle heure ni avec n'importe qui. C'est là que l'auteur intervient et, avec un sens très fort de la nuance mondaine détermine les occasions et les horaires. Disons le tout de suite : il a raison. Oui, il vaut mieux aller aux Bains à 3 heures du matin ou à la Buvette du Musée Rodin à 15 heures ; dans chaque cas, on vous dira avec qui aller, que consommer et combien cela vous coûtera. A la fin de ce précieux petit livre, un parcours du tendre (dragage) ou du contrat (bizness), les rendez-vous discrets, pingres, frimeurs, les circuits intellos, show-biz ou couture, les "après cinéma" etc. etc. Enfin un guide qui dit la vérité ; il la dit tellement qu'à la limite, sa lecture suffit car c'est écrit avec esprit, maqueté avec goût, c'est un voyage à soi tout seul. Mais pourquoi manque-t-il Davé, le chinois le plus branché de Paris ? Ph. D.

Alexandre Lazareff, PARIS RENDEZ-VOUS, Hachette



DESSIN RENAUD

LA CIVILISATION BLANCHE, surtout en Amérique, à l'époque des pionniers, ce n'est pas joli joli. (Maintenant non plus, d'ailleurs). C'est ce dont on se rend compte en lisant les nouvelles de DOROTHY JOHNSON, réunies sous le titre *Contrée Indienne*. La plupart ont servi de base à ces western qu'on avait appelé "nouveaux" à l'époque, c'est à dire qu'enfin l'Indien était montré comme un être humain (certains - voir Little Big Man - se dénomment ainsi), et hautement civilisé. *Un homme nommé Cheval*, *L'homme qui tua Liberty Valance* font partie de ces nouvelles et ont donné le thème de films admirables. A lire pour partager et apprendre à connaître la profonde sagesse indienne autant que la dureté et l'intolérance des envahisseurs blancs. R. D.

Dorothy Johnson, CONTRÉE INDIENNE. Traduit par Liliane Stzajn - Editions J-C Lattès

UN MAGAZINE FORMAT CARTE POSTALE : il faut oser. C'est fait et bien fait par LES BAINS. Cette boîte/restau éditée, sous la direction de Prosper Assoline une revue qui n'est pas sans rapport avec feu Palace Magazine : les photos des nombreux et élégants clients s'y taillent la part du lion. Voir qui y est et qu'on y est pas du tout en espérant y être la prochaine fois. Qu'il est dur d'être parisien ! Pire encore, ce magazine n'est pas en vente : il se donne !...

P'TITE CONNE, c'est de RENAUD, le chanteur éternel. Une chanson déchirante, dédiée à une certaine Pascale qui est morte d'une "crise cardiaque", comme on dit.

Cette jeune vedette de cinéma lui a inspiré des vers dignes de Ronsard (... et, rose elle a vécu ce que vivent les roses...) qui se trouvent rassemblés, ainsi que ses autres chansons en livre de poche. On retrouve *Mon beauf*, *Mon H.L.M.*, *En cloque*, *Laisse Béton* etc., et ça se lit en poésie populaire, avec la musique qui revient de derrière la tête car on l'a déjà entendue. Simplicité, refus des conventions, Renaud, qui a commencé comme un chanteur des rues évolue avec son dernier album *Mistral Gagnant* vers un son plus rock (*Si t'es mon Pote*), soutenu par ses musiciens habituels et une équipe californienne hors pair le disque ayant été produit et enregistré à Los Angeles. D'où guitares bien acides pour faire passer un message de révolte anarchisante et beaucoup d'amour. R. D. Renaud, MISTRAL GAGNANT, Chansons et Dessins, Préface de San Antonio - Le Seuil/Point Virgule.

UN GONE, C'EST UN GOSSE en lyonnais. Celui-ci est du Chaâba, un bidonville dans la banlieue de Lyon. Le jeune Azouz, devenu maintenant docteur en économie et chercheur à l'Université de Lyon II, raconte son enfance de petit immigré algérien. Emouvant, drôle, parfois dur, il nous entraîne du bidonville à une cité H.L.M., dans le monde ignoré, mal connu ou méprisé de l'immigration, dans un récit proche de la réalité, plus véritable que les vérités qui sont dites ou devinées autour de nous. L'auteur, qui, on l'a compris, est issu d'une famille arabe peu aisée, découvre très tôt le désir profond de réussir. Son amour pour la culture existe non pas pour gagner quelque chose, mais bien pour apporter à sa famille et à lui-même une identité, pour avoir, au soleil, la même place que les autres. Ce petit livre, plein de bonne humeur est aussi plein d'une généreuse humanité. F. B.

Azouz Begag, LE GONE DU CHAÂBA, le Seuil / Point Virgule.





1
CHACQUE ANNÉE, le couturier japonais YOHJI YAMAMOTO qui habille pas mal de stars y compris nos chers Cure, fait réaliser un superbe catalogue qui est envoyé à la crème des journalistes internationaux. Superbement imprimé et mis en page, bénéficiant d'un format libéré de toutes influence commerciale (lisez : très grand) et d'un papier admirable, ce ne serait cependant qu'un support de pub s'il n'était "art dirigé" par Marc Ascoli qui nous relève, cette année, un jeune photographe sud-africain KOTO BOLOFO. Celui-ci et ses parents vivaient à Londres en tant que réfugiés politiques. Le jeune Koto, après quelques études de graphisme se met à la photo tout en travaillant la nuit comme "homme de ménage" dans des supermarchés. Il se fera connaître, en Angleterre par le magazine Over 21 puis par Vogue. Venu à Paris pour mater l'ambiance, il rencontre Marc Ascoli qui, dans son dossier, flashe sur une photo et, pendant cinq semaines, engagera Koto Bolofo à travailler dans une direction déterminée, correspondant à cette image. Le résultat sera admirable de simplicité et de spontanéité : de véritables petits films fixes. Tout un art naïf où l'appareil est manié comme une caméra avec la liberté du cinéma vérité. Après la découverte des récents grands photographes Roversi, Viramontès, Vadukul, un jeune black, issu du Bassutoland et qui apporte l'esprit de Londres à Paris. Ph.D.

3



SUPER EXPO A NÎMES.

Les deux artistes poético-hyperréalistes Pierre et Gilles décentralisent après avoir exposé dans les meilleures galeries internationales. Conus par de nombreuses pochettes de disques (dont le premier album d'Etienne Daho) et de couvertures de magazines (Actuel etc) ces deux jeunes garçons photographient et peignent, créant un monde de perfection esthétique. Le style volontairement naïf est contrebalancé par l'étrangeté des modèles et des situations. L'exposition aura lieu dans un environnement magique et fleuri réalisé par les artistes eux-mêmes. Ph.D.

Galerie des Arènes. Bd des Arènes. Nîmes.



OLIVIER. NAUFRAGE



LE POCHOIR EST UNE graffitisation, les pochoirs
Librairie Parallèles,
un superbe ouvrage,
tions, un parcours sans
"pochoiristes", un
un pochoir, également
de peinture n'est pas
la connaissance de la
au sommaire de cet
vince et pochoirs à
étant venu, des
de béton ou les palis
NUKLÉ-ART "Pochoirs à la
à Parallèles, 47, rue Saint-
bras.
Qui dit mieux?

1 - Koto Bolofo

2 - 3 - Photos extraites du catalogue



INSTANTS CINEMA INSTANTS



UN Z ET DEUX ZÉRO - Un accident de voiture provoqué par un cygne blanc, une amputation peut-être injustifiée réalisée sur Andréa Ferréol par un chirurgien fou, deux jumeaux traumatisés par la mort de leurs femmes qui perdent leurs identités et deviennent deux reflets dans un miroir, la recherche d'un sens de la vie à partir de la décomposition d'animaux filmée en accéléré des escargots, des flamants roses, des zèbres (est-ce qu'ils sont blancs à rayures noires ou noirs à rayures blanches?) un bestiaire des animaux obscènes raconté par une pute écrivaine nommée Vénus de Milo. Autant d'éléments mystérieux qui ne sont que le sommet de l'iceberg de cette œuvre cryptique due à Peter Greenaway dont on connaît l'intellectualisme excentrique depuis *Meurtre dans un Jardin Anglais*. Le look d'ensemble fait penser à *Divà* mais c'est une fausse piste : c'est plutôt du côté de Vermeer (de Delf) qu'il faut chercher. De celui-ci, Greenaway a retenu la recherche esthétique, surtout au niveau de la lumière, mais ce serait trop simple s'il s'agissait seulement de peinture. *ZOO (A Zed and Two Noughts)* est une réflexion sur la symétrie, l'obsession de la pourriture, la gemellité, la mythologie et les gorilles unijambistes. Ce film, réservoir à phantasmes, nous manipule à travers ses décors somptueux, ses dialogues trop littéraires pour être réalistes et ses héros trop incroyables pour ne pas être réels. On comprend alors pourquoi Peter Greenaway considère le cinéma comme "un moyen d'expression bien trop riche pour l'abandonner aux conteurs d'histoires."

O.C.

ZOO de Peter Greenaway avec Andréa Ferréol, Brian et Eric Deacon, Frances Barber. Images de Sacha Vierny. Musique de Michael Nyman. Sortie le 9 avril.



37,2° LE MATIN, c'est l'histoire d'un mec qui tombe amoureux d'une fille qui devient folle. C'est Philippe Djan, l'auteur du roman, qui le résume ainsi. C'est Jean-Jacques Beineix qui en tire le film et c'est BEATRICE DALLE qui en est la révélation. Nous avons connu Béatrice quand elle était la muse du groupe punk-arty Lucrèce Milk. Découverte par le cast-manager Besnéhard, elle est bien partie pour des rôles d'hystériques car elle prépare le prochain Zulawski (*L'amour Braque*) où elle se partage la vedette avec Jean-Louis Trintignant. Béatrice, qui est, justement, le contraire d'une hystérique, n'est pas du tout étonnée de son succès : une diseuse de bonne aventure l'avait prédit à sa mère. Quand à Philippe Djan, il apparaît comme "un auteur génial dont les romans laissent le lecteur K.O.". Il ne reste plus qu'à voir le film et lire les livres.

R.D.
PHILIPPE DJIAN : 50 contre 1, Bleu comme l'enfer, Zone érogène, 37,2° Le Matin et, sorti fin mars : Maudit Manège. (Editions Bernard Bataillon).
BEATRICE DALLE. PHOTO J.-CLAUDE LAGREZE. VESTE KRISTIAN WOLFFTHE DEPOT. MAQUILLAGE LUC HEBRAND.

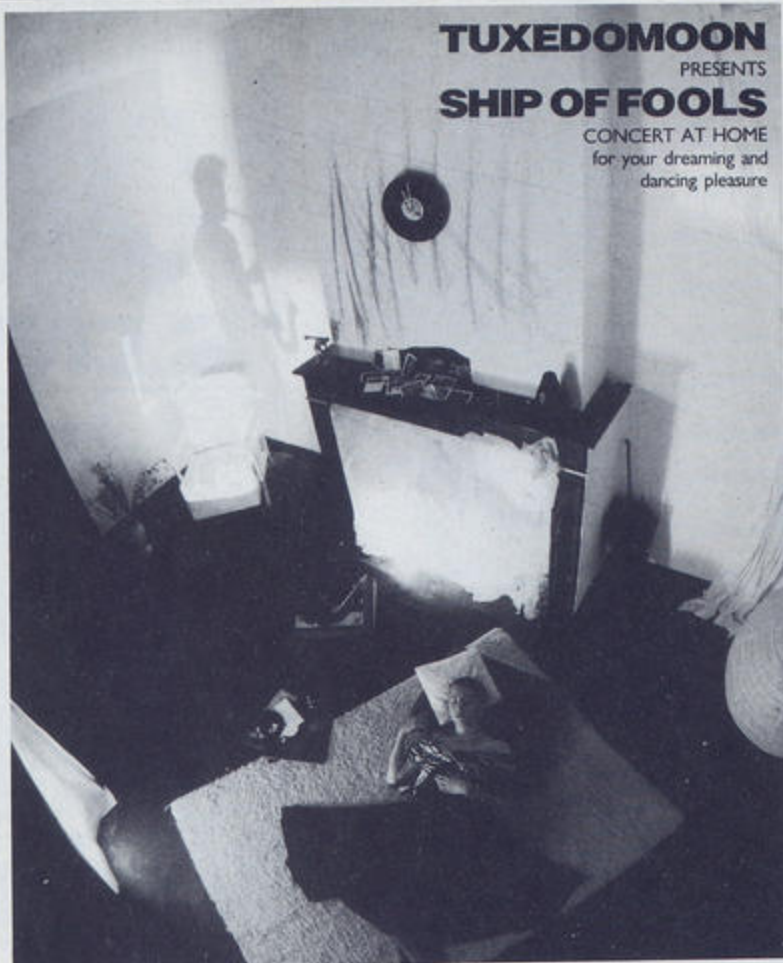
ZULEIKA. SERIE DES PLEUREUSES

Ces pages INSTANTS ont été réalisées par :
Thierry Boblet, Fadhela Bouhired, Olivier Cachin, Robin Desbois,
Philippe Djanoumoff, Ariel Kyrrou, Patrick Rémy, Patrick Rognant, Jean-Pierre Simard

NOUVELLE forme d'art graphique urbaine. Les graffiteurs reurs pochoirisent. Officialisant ce mouvement artistique, la bien connue des lecteurs parisiens de L'EQUERRE, édite nomenclature et recensement. Sur 120 pages et 400 illustrations du pochoir de A à Z. Des interviews des meilleurs pochoir original, créé pour cette édition et aussi, un cadeau : original à découper et à utiliser... si l'on veut, mais la bombe fournie. Grace à une promenade dans Paris, on pourra faire (grosse) Olga, redoutable machine anti-pochoireuse et, sont ouvrage, décidément exhaustif, des chapitres pochoirs en pro-New-York. On peut espérer que grace à ce livre, et le printemps pochoirs de toutes couleurs, par milliers, écloront sur les murs sades de fer (sans compter les rideaux du même nom...) R.D.
une". 120 p. 95 francs ou, pour les lecteurs de L'EQUERRE, 100 f. en chèque Honoré 75001 Paris et, sur place, 10% de réduction avec L'EQUERRE sous le (Ed. Parallèles)



JOHN LURIE



KARL BISCUIT

QUELLE ATTITUDE ?

QUELLE ATTITUDE adopter face à la mégalomanie boulimique des grandes compagnies? Et pourquoi, si celles-ci sont tellement voraces, négligent-elles des talents qui en sont, du coup, réduits au rang d'artistes maudits? Autant de questions qui ont du hanter les distributeurs indépendants. Et de fait, ils y ont répondu chacun à leur manière. Le rock and roll classique étant le créneau le plus souvent choisi, correspondant à un public facile, un peu nostalgique et déjà marqué par les clichés.

Les artistes "maudits", quant à eux, poursuivaient une carrière vouée à l'underground qui laissait libre cours à leur phantasmes les plus anti-commerciaux. Ce n'est pas la plus mauvaise méthode pour prouver son style...

ATTITUDE,

un nouveau circuit de distribution, conçu dans une optique de label, a décidé de se consacrer à cette vague montante de musiques profondément contemporaines. C'est pourquoi il a choisi d'ouvrir le feu avec un groupe-phare de la modernité post-punk : Tuxedomoon et son nouvel album *Ship of Fools* qu'ils décrivent eux-mêmes comme "un concert en chambre pour les plaisirs du rêve et de la danse."

Une face très élégante, sans doute celle du rêve, évoque des espaces sereins, pleins d'harmonie assez "ambient music" dans un style qui nous fait passer d'un Eric Satie détourné à une ambiance jazz-cool à ne pas prendre au pied de la lettre allumé par un saxophone qui sanglote merveilleusement.

L'autre face, plus noire, rassemble, sur des riffs tourmentés, les thèmes éternels du mal de vivre urbain. Suivant un savant crescendo, on assiste à l'apparition des boîtes à rythme, la violence s'installe pour en arriver à un dernier morceau qui nous rappelle que Tuxedomoon a commencé dans un garage.

ATTITUDE

a choisi de distribuer ce disque qui est la grande rentrée de Tuxedomoon, par la grande porte, qui n'est pas celle des imports introuvables.

Autres artistes inclassables : Karl Biscuit et John Lurie. Le premier s'est fait connaître comme chanteur-performeur faisant toujours salle comble sans l'obsession de plaire. Metteur en scène de spectacles magiques, véritables mini-opéras rock dont il est l'épicentre, et dont la musique, faite de chansons techno-romantiques froides, trouvera grâce à ATTITUDE, son public.

Quant à John Lurie, le second, sa réputation n'est plus à faire : saxo-leader des Lounge Lizards, acteur du déjà mythique *Stranger Than Paradise*, il nous offre la version spécialement réarrangée par lui-même, de la Bande Originale de ce film. C'est la première fois qu'il signe sous son nom et c'est ATTITUDE qui le distribue.

ATTITUDE

se place également dans la mouvance des groupes "noisy", et nouveaux-psychédéliques : comme les australiens de Died Pretty et de Celibate Rifles. D'autres groupes recèlent d'autres mystères prometteurs qu'ATTITUDE dévoilera.

David J, ancien bassiste de Bauhaus sera présent dans le catalogue ATTITUDE avec ses deux albums et peut-être ceux qu'il a enregistré avec les extraordinaires Jazz Butchers.

Citons encore, dans le plus grand désordre : Durutti Column, The Fall, Love and Rockets (avec David J.), Boshoi, The Essence dont on n'a pas peur de dire qu'ils sont un nouveau Cure et, pour la bonne bouche, Blaine Reininger lui-même.

Forte image de marque et cohérence artistique sont les devises d'ATTITUDE; en ce sens c'est, avec un prestigieux catalogue présent et à venir, un partenaire privilégié pour les disquaires, les D.J., les programmeurs de radio ou T.V. et, bien sur, tous les tenants des musiques et des sons nouveaux.

ATTITUDE WILL BLOW YOUR MIND

ATTITUDE : 28, rue Daubenton, 75005 PARIS, tél 43 36 87 60

LE BLASPHEME ELECTRIQUE THE JESUS AND MARY CHAIN

par Patrick Rognant

IL FORD

PHOTO LAURENCE VERFAILLIE



Aiguille bloquée dans le rouge du vumètre, pogrom hystérique, émeutes, scandales, désinvolture, cynisme, univers blanc. Sont-ils ne sont-ils pas un nouveau Velvet Underground?
par Patrick ROGNANT

East Kilbrido, banlieue borgne de Glasgow 1984. L'histoire est au rendez-vous pour The Jesus and Mary Chain. Elle se répète à vingt ans d'intervalle, l'âge des musiciens. Il règne un climat de jouvence mid-sixties dans la musique et dans la mode comme en témoigne la nouvelle vague américaine de R.E.M. à Slash Records; la boucle est bouclée.

Les quatre jeunes écossais Jim Reid (chant), William Reid (guitare), Douglas Hart (basse), Bobby Gillespie (batterie), se voient propulsés au devant de la scène en moins d'un an par les médias et surtout, grâce à l'absence d'actualité d'une new wave agonisante et d'un post-punk essoufflé. Phénomène de mode ou chance, il n'en demeure pas moins que leur album *Psychocandy* est le manifeste rock du moment. Héros d'un nouveau mythe rock'n'rollien mais aussi le seul groupe aux allures underground à avoir enfoncé le Top of the Pops (Top 50 anglais) sans aucune concession.

A l'image de leur musique et de leurs concerts de vingt minutes, ils brûlent les étapes, managés de main de maître par Alan McGee, fondateur de Creation Records, le label londonien qu'il manie, alimenté par la toute jeune scène écossaise, nostalgique de l'authenticité pré-punk (The Pastels, The Loft Meat Whiplash, The Bodines, Jasmone Minks...) Tel un maelström, leur son renverse tout sur son passage, l'aiguille bloquée dans le rouge du vumètre : larsen et feedbacks enveloppent un punk psychédélique aux accents pop que seule la voix lasse et statique de Jim Reid éclaire d'un accent mélodique. Il s'en dégage une impression de fraîcheur étouffée par l'urgence hystérique de leur pogrom électrique. Ce sont les véritables enfants du Velvet, disciples du John Cale de Sister Ray mais aussi de ce crooner fragile et hésitant : Lou Reed à qui ils doivent cette magie de la pop-song tendre et chaleureuse.

Si *Psychocandy* et ses quatorze titres pourrait être un album des Ramones pour son déroulement en avalanche, le climat et la pochette sont connotés New York 65 et Factory d'Andy Warhol. En fans éclairés, ils ont parfaitement assimilé leurs influences qui sont aussi bien Suicide, Buzzcocks que Sex Pistols et ils se définissent comme le son de 1989 en reniant tout "l'après 1977. Après les avoir encensés, les médias se sont acharnés à leur trouver tous les défauts, ce qui leur est indifférent, le groupe évitant soigneusement le piège du star system. Pas de personnalités apparentes sinon celle de Bobby, leur batteur, également chanteur des Primal Scream, groupe résolument pop, inspiré par les Love et qui dégage, debout derrière sa batterie, une image psycho presque

Cramps. Pas de légendes fabriquées non plus, juste quelques anecdotes pour alimenter la petite histoire, comme le vol d'un portefeuille au P.D.G. de leur maison de disque.

Au premier abord, leur meilleur single est le premier : *Upside Down* chez Creation, dont l'original est épuisé et qui a été le détonateur du phénomène en culminant deux mois à la tête des charts indies (indépendants). Indispensable pour sa reprise hallucinée d'un titre mythique du Pink Floyd de Syd Barrett exhumé d'une édition pirate : *Vegetable Man*. Les trois autres single ont une coloration moins allumée, ce sont de véritables petits standards vulcanisés par le feedback : *Never Understand, You trip me up, Just like Honey* aux accents surfs et nostalgiques. A noter une reprise d'*Ambition* du légendaire *Subway Sect*, de Vic Godard, qui résume à lui seul leur choix puriste d'authenticité.

The Jesus and Mary Chain ne sont pas les messies d'une nouvelle morale du rock mais comme ils le déclarent avec provocation : "le meilleur groupe dans ce monde". Leur histoire est celle de n'importe quel groupe rebelle à qui l'actualité sourit et importe peu. Emeutes, scandales, interweils provocantes, exaltation, déceptions, le scénario est connu et se reproduira. Ce qui brille chez eux est leur simplicité et leur authenticité même s'ils sont roués et méfiants comme se doit de l'être un kid des nineties, ils cherchent à éviter les pièges bien connus qui ont rempli les cimetières de martyrs, de losers, de wannas be's et de has been. Concentrés sur leur attitude et la volonté d'être sincères, ils traversent une scène mondiale toute occupée à essayer de trouver la martingale donnant la clé du Top 50 avec la désinvolture et le cynisme qu'on espérait tous d'un tel groupe.

The Jesus and Mary Chain nous réconcilie avec l'énergie primaire et les racines mêmes du rock. *Psychocandy* est un chef d'œuvre pop art dans son genre. On est immédiatement plongé dans un univers électrique et blanc où les ballades alternent avec de véritables assauts d'adrénaline pure (*Taste the Floor, My little Underground*). Presque tous ces titres pourraient faire un single potentiel et c'est là qu'il y a erreur, quelques longueurs et répétitions tachant la perfection du style mais non l'ambiance obsessionnelle qui se dégage à l'écoute. La répétition engendre l'hypnose et la magie. The Jesus and Mary Chain sont des mutants qui s'ignorent. Espérons qu'ils résisteront à la formidable pression des médias qui démèlent avec eux un écheveau contradictoire : sont-ils, ne sont-ils pas? Malgré cela, leur premier album est un brillant hommage à l'univers résolument moderne engendré par le cerveau visionnaire d'Andy Warhol et d'un groupe obscur : le Velvet Underground. Ce *Psychocandy* est peut-être la première œuvre d'une nouvelle ère mais aussi le plus excitant album depuis *Never Mind The Bollocks* et le premier Suicide.

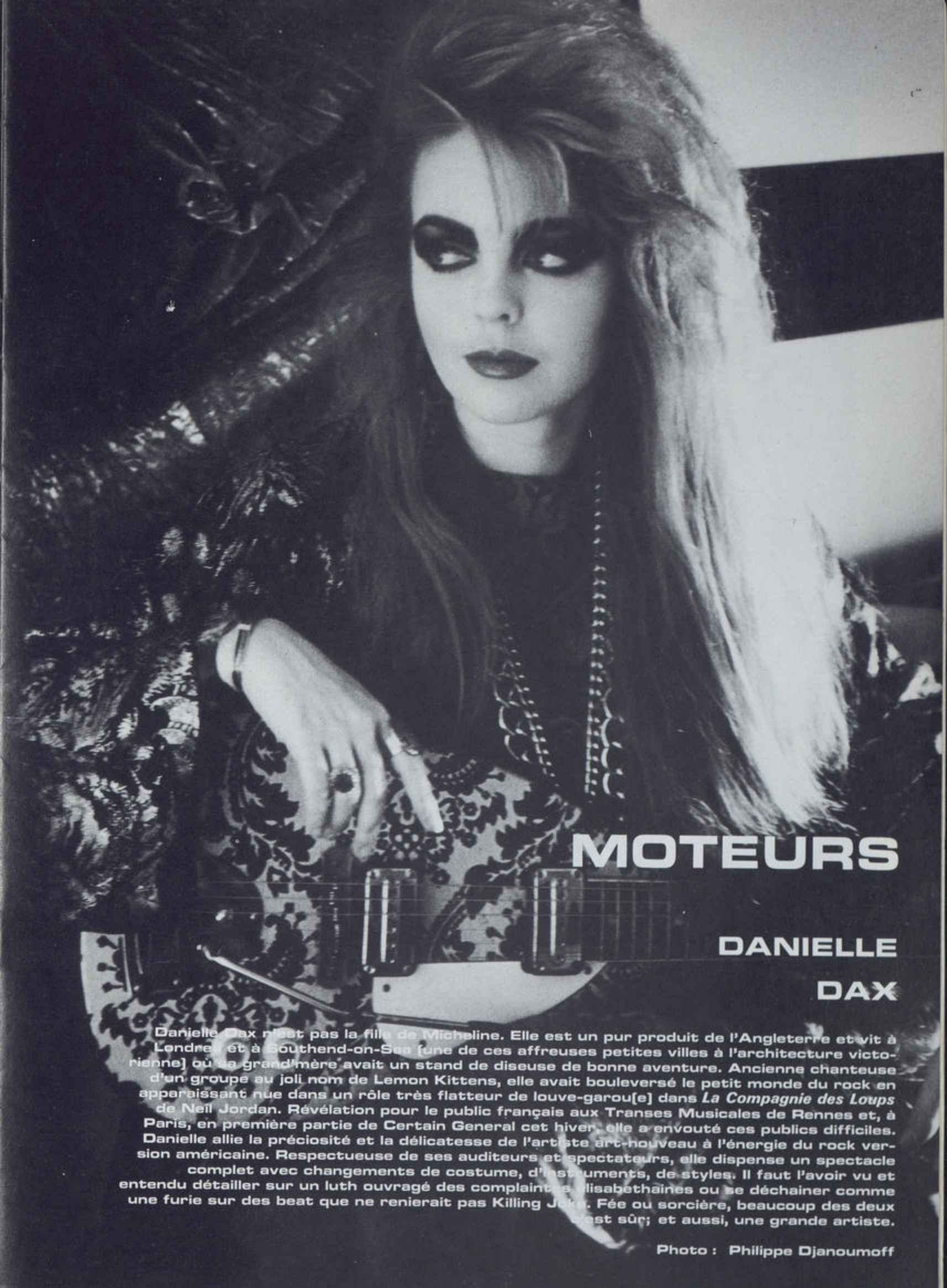
MOTEURS

STEPHAN EICHER

C'est Rennes que ce zurichois a choisi comme marraine, en France. Révélé par les Transes Musicales, l'année dernière, il distille un neo-rockabilly charmeur à l'instar de Lloyd Cole [Royaume Uni] ou de Chris Isaak [U.S.A.]. Le premier est endormeur-folklo-balladeur, le second presleyen-psychédélique; Eicher serait plutôt techno-romantique. Il est aussi le seul qui joue en solitaire : silhouette guitarée noire et timide sur une scène toujours trop grande, ses machines et claviers électroniques autour de lui, il évoque autant Kraftwerk et leurs écrans à la star wars qu'Alan Vega et son petit magnétophone. Dans son spectacle produit par la Maison de la Culture de Rennes, de superbes jeux de lumières, [serious moonlight], des pluies d'étoiles, un paravent en miroir sombre veiné d'or, décoient et animent, d'une façon toute européenne, sa voix un peu rauque. Chantées en français, en anglais, en allemand, ses chansons douces-amères évoquent autant Tom Waits qu'Edith Piaf. Car c'est encore et toujours la monotone beauté des chagrins d'amour et de l'espoir déçu. Stéphane Eicher sait nous toucher par des allusions à la musique populaire genre limonaire-Ostende-frites autant que par un rythm'and blues bien musclé, le tout un peu sixties sur les bords bien évidemment..

Photo :
Philippe Djanoumoff





MOTEURS

**DANIELLE
DAX**

Danielle Dax n'est pas la fille de Micheline. Elle est un pur produit de l'Angleterre et vit à Londres, et à Southend-on-Sea (une de ces affreuses petites villes à l'architecture victorienne) où sa grand'mère avait un stand de diseuse de bonne aventure. Ancienne chanteuse d'un groupe au joli nom de Lemon Kittens, elle avait bouleversé le petit monde du rock en apparaissant nue dans un rôle très flatteur de louve-garou[e] dans *La Compagnie des Loups* de Neil Jordan. Révélation pour le public français aux Transes Musicales de Rennes et, à Paris, en première partie de Certain General cet hiver, elle a envouté ces publics difficiles. Danielle allie la préciosité et la délicatesse de l'artiste art-nouveau à l'énergie du rock version américaine. Respectueuse de ses auditeurs et spectateurs, elle dispense un spectacle complet avec changements de costume, d'instruments, de styles. Il faut l'avoir vu et entendu détailler sur un luth ouvragé des complaintes elisabéthaines ou se déchaîner comme une furie sur des beat que ne renierait pas Killing Joke. Fée ou sorcière, beaucoup des deux, mais sûre; et aussi, une grande artiste.

Photo : Philippe Djanoumoff

MOTEURS

SMILEY CULTURE

C'est son sourire et ses racines jamaïcaines qui ont poussé David Emmanuel à adopter ce pseudonyme sympathique. Etant né à Londres, la culture de Smiley ne se limite pas au folklore jamaïcain traditionnel : ses sources d'inspiration lui viennent du pavé de Brixton haut lieu du reggae londonnien. C'est, avant tout, un diseur, un raconteur d'histoires, quelquefois drôles, quelquefois tristes, qui sont autant de vignettes sur la vie quotidienne de ces anglais exotiques. *Police Officer*, un de ses morceaux les plus connus, est le récit loufoque d'une rencontre avec des policiers en civils qui se révèlent prêts à un arrangement contre un autographe! *Cockney Translation*, qui le révéla en Angleterre, est l'hilarante traduction de cet argot blanc en son équivalent black, incroyable mélange d'images et de "double-entendre". *Nuff Personality*, son dernier maxi, tient autant de la B.D. que du Tex Avery comme l'illustre sa pochette. Ce reggae urbain, qui doit beaucoup au rap, contient un message social et politique efficace mais sans lourdeur. Avec Tippa Irie, Pato Banton ou Asher Senator, Smiley Culture représente la nouvelle vague des M.C. [Master of Ceremony] "made in Britain". G.C.

Photo :
Jean-Bernard Schiez



MOTEURS — CARMEL

Carmel Mc Court, de Manchester aurait certainement voulu être noire. Inconditionnelle de Mahalia Jackson, elle nous a habitués, depuis ses premiers enregistrements *Bad Day*, *Tracks of my Tears*, et le mini L.P. *Storm* [aussi admiré qu'ignoré], à un style jazzy très dépouillé dominé par sa voix sensuelle. C'est sans doute l'austérité apparente de sa musique qui l'a empêchée de connaître le même succès que Sade qui a compris que les impératifs majeurs pour faire un tube étaient la présence d'un beat, d'une production étoffée et d'une image médiatique. Mais la musique est-elle seulement un commerce? Carmel semble plutôt considérer que la promenade vaut mieux que la course à la gloire. Les deux musiciens qui l'accompagnent correspondent à sa vision minimaliste : double basse et batterie fournissent l'atmosphère club de jazz enfumé et blues d'enfer. Version éthérée d'une chanteuse noire d'un autre temps, elle chante aussi bien la soul que la chanson française [Rue Saint Denis], sans prétention à singer ses modèles. Ses rares interviews ont montré son agacement face à la presse anglaise qui a tenté de la monter en épingle comme une de ces nombreuses Billie Holiday de bazar : elle est blanche et elle le dit. Son dernier maxi *I'm not Afraid of You* est peut-être son effort commercial le plus conséquent quoique les mots extended remix qui ornent la pochette peuvent prêter à sourire. Les journalistes voulaient en faire une vamp maudite, au lieu de cela, Carmel s'est affirmée comme un des talents réguliers qui forment la prolifique scène musicale pop de l'Angleterre.

Photo Derek Ridgers.



PHOTO PHILIPPE DJANOUOFF

RAMUNCHO MATTA, franco-chilien-basque, un peu amerloque sur les bords, vivant et travaillant à Paris, explore les rythmes, les sons et les instruments chauds et dansants, histoire d'élargir le panorama un peu étriqué de la scène française. Un choc feutré.

JUNK, KICK, MARIMBULA

Quand on a vécu à New York et zoné dans le milieu où l'on peut rencontrer Laurie Anderson (entre autres), sur qui se branche-t-on en arrivant à Paris? Son prof de philo parle à Ramuncho de Brion Gysin, étonnante figure de l'underground intello et arty depuis des dizaines d'années et ami de William Burroughs. Entre le jeune homme et l'esthète de soixante dix ans c'est la fièvre de la création. Gysin vient d'inventer une "machine à rêver" qui ne fonctionne (évidemment) que quand on ferme les yeux devant elle et Ramuncho le convainc d'écrire et de chanter. Ce seront cinq chansons extraordinaires et hilarantes : *Kick et Junk*, contre la drogue dure, *Baboon* (je suis un babouin au derrière bleu), *Shampain*, ou champagne, très douce vita, et enfin, *Stop Smoking*, où Gysin se livre à un festival cacochyme, éructant, ahant, glavotant comme un vrai destroy qu'il est. Un 45 tours sera extrait de cet album mais, apparu trop tôt pour plaire commercialement, ce travail n'aura pas dépassé de très peu nombreux happy fews. (1)

D'autres expériences suivront, avec d'autres, et toujours, une idée fixe. Ce qu'on pourrait appeler le yin et le yang : le côté cool et le côté dansant, l'intérêt de créer la musique française exotique : un savant mélange de mystère et de nihilisme minimal. La recherche d'instruments rares, voire même sacrés comme la marimbula (qui donne son nom à un des meilleurs morceaux de son dernier album : un *cool number* très Manu Dibango), instrument cubain, ancêtre de la basse (hé oui), dérivé lui même de la sanza africaine, fétiche et porte bonheur. L'utilisation de coquillages que l'on entrechoque ou dans lesquels on souffle selon des règles millénaires recueillies en Amazonie par Polo Lombardo, ex prof d'aïkido, aventurier, explorateur de l'Amérique du Sud à dos de chameau (il faut le faire!) et auquel Ramuncho a consacré la seconde face de l'album Gysin. Recherche aussi de musiciens forcenés, aux frontières de tous les genres : rock, salsa, free-jazz, soul, punk. Citons certains membres de Modern Guy, de Rip Rig and Panic, des Gibson Brothers, Don Cherry — le dernier album, résultat de leur travail commun, *Home Boy*, est une réussite et comporte des reprises superbes — et Elli Medeiros, qui, dans un maxi sorti récemment (et annoncé dans L'EQUERRE N°2), reprend le caractère agressif et charmeur qu'elle avait en tant que chanteuse des Stinky Toys pour *Toi Mon Toit* qui, depuis *Love on the Beat* de Gainsbourg, est la chanson la plus osée qui soit apparue. Mais, alors que Gainsbourg donne, et c'est normal et c'est d'ailleurs génial, dans le *core* hard et macho. Elli fait passer, avec une candeur sensuelle, un message détonnant soutenu par un beat tropical qui s'envolent vers des paroxysmes amoureux qui n'osent pas dire leur nom.

LE COMMERCIALISME MARGINAL

La mélodie, dans cette approche, devient vite une abstraction et il y a eu du Residents en Ramuncho Matta : le bizarre pour le bizarre avec le profond désir de trouver quelque chose à force de creuser de plus en plus profond. Une intellectualisation forcenée qui rejoint Brian Eno, créant une Ambient Music chaude et beige, là où le maître anglais en créait une blanche et noire. "Le rôle de l'artiste", déclare Ramuncho Matta, "est de rendre tout imaginaire réel, comme Paul Valéry disait de Léonard de Vinci "qu'il démontrait des imaginaires faux avec des raisonnements vrais", et il ajoute, "la seule chose qui ne soit pas pardonnable, c'est de traiter la musique comme une marchandise et c'est tout le problème de la musique anglaise actuellement. En fait, il n'existe que deux alternatives : celle de ceux qu'on pourrait appeler les vrais artistes (Laurie Anderson, Don Cherry, Ornette Coleman, George Cliton, David Byrne et, évidemment Bowie etc.) et, d'autre part, tout ce qu'on peut englober dans la musique à danser dont le phare pourrait être le groupe Chic. (Ah, quelle super basse!). La danse est la seule chose qui tienne et plus ça ira, plus on dansera sur des musique de plus en plus absurdes : scratch, machines à écrire etc. En fait, les rencontres du son peuvent être le début de tout : sur le maxi d'Elli, il y a un hélicoptère et un kôto (instrument japonais); à partir de cela tout peut arriver... (1) Nul doute que les lecteurs de L'EQUERRE ne se joignent à eux.

RAMUNCHO MATTA, Discographie sélective : BRION GYSIN. 33 T. Mosquito/Emdis, BRION GYSIN 45 T. Junk/Kick. Mosquito/Mélodie, RAMUNCHO MATTA. 33 T. Mosquito/Emdis, DON CHERRY. 33 T. Home Boy. Mosquito/Barclay, ELLI MEDEIROS. Maxi 45 T. Toi Mon Toit. Barclay, RAMUNCHO MATTA. 33 T. Ecoute. Cryonic/Madrigal



ELLI - PHOTO A. GIACOMONI

POUR SON TROISIÈME ALBUM, COMLOT BRONSWICK TIRE LA BOBINETTE DE LA PHOTOGRAPHIE ET LA SCHIZOPHRÉNIE CHOIE... UN PORTE PAROLE DU GROUPE NOUS A RÉVÉLÉ, MORCEAU PAR MORCEAU, LES DES-



SOUS OBSCURS DES PLAISIRS DE LA CHAMBRE NOIRE, TITRE ALLUSIF ET PERVERS. SYNTHÈSE ET INTERPRÉTATION PAR THIERRY BOBLET ET L'EQUERRE PHOTO D'APRÈS MAN RAY PAR BERNARD SILAG.

COMLOT BRONSWICK

A L'OMBRE DES BRONSWICK EN FLEURS

C'est dans un studio de Bruxelles que le groupe a frappé et ses membres, damnés, obscènes, cyniques et corrompus ne vous révéleront pas leurs identités. Question de principe. La silhouette androgyne par laquelle on aborde l'album repose voluptueusement dans le cadre de son ambivalence, voyez la pochette : ce corps lascif apparaît à l'envers, telle une image sur une plaque photographique, pour nous faire franchir la frontière des plaisirs. Ces *Plaisirs de la Chambre Noire* mêlent dans leur jeu de mots succession de clichés et snobisme arrogante; lieu clos et sadique comme le fut peut-être La Mèche bleue, cette boîte de St-Brieuc aujourd'hui fermée, au sein de laquelle le groupe s'était réfugié afin de concrétiser ses idées, concevoir la pochette, quelques textes et le titre de l'album; décidés aussi à s'ouvrir à leurs invités : Pascal Humbert, ex-Tanit et bassiste de Passion Fodder et Gilles Martin, producteur belge et *deux ex-machina* de Minimal Compact, Tuxedomoon, Front 242... Des inspirations dissolues, le disque devient "révélateur" de clichés successifs comme le premier titre *Ivory Blade* (que l'on doit au chanteur) et qui s'inspire de tous les thèmes du roman noir alors que son équivalent, sur l'autre plage, *Yellow Face*, reprend ceux de la rock star, fantasme du personnage solitaire qui se projette sur la scène du monde. Mais alors que la Mort est l'anéantissement du "privé" sous l'emprise de la musique assassine qui guide ses pas vers les bas-fonds du néant puis le meurtre résurrectionnel, la Star, elle, ressuscite face aux projecteurs et réalise enfin sa propre scène, se libérant des normes de la société. Ce sont ces normes qui ont inspiré la vidéo à venir de *Born In a Cage*. "Né dans une cage, il préfère ses ennemis", le personnage évolue dans une bulle et voudrait en sortir, échapper à l'angoisse, à

la jalousie. La succession d'images illustre son impuissance mais le ton détaché, ironiquement grandiloquent, et la voix déconnectant le trop sérieux et le trop évident du propos rappellent que sans normes il ne peut y avoir de marginalité. L'ambiance de ce morceau superbe, valse sinistre, est, ici, fellinnienne.

Mais le thème de l'incommunicabilité est également développé dans deux autres titres : *Mask of Nudity* et *Friendship*. Le premier se prête à une écoute subjective, le second appuyé par la basse, naturalise à la renaisse l'influence New Order. Les paroles ont été écrites après la musique et reprennent l'idée qu'il y a toujours quelque chose au delà de l'apparent. La voix plus chaude, le phrasé plus coulant adoucissent un rythme carré qui, s'il n'était contenu, pourrait devenir facilement hypnotique. *Landscape* évoque, par une mélodie orientale, un paysage celtique, tour de passe-passe qui fait se retrouver dans un bourdon opiniâtre trois ou quatre notes qui reviennent toujours. Effet lancinant des paroles qui sont, ici, presque improvisées, mots magiques, mots évocateurs : *terror of frame, burning the terror, beauty world...* mélodie humide, pleine d'embruns. Paysages bientôt insurrectionnels : *Le Temps des Cerises*, allusion à cette période de la Commune (1870) où les insurgés pouvaient croire avoir gagné et vivaient dans un rêve. Encore une fois, un cliché révélateur d'une folie qui imprime à ce titre son côté pathétique, perdu et disloqué : la projection d'un instant dans l'Eternité. Il n'y a plus qu'un "fractile" figé et détruit par la photo.

Ce thème, ultime appel à la nostalgie sereine, s'enrichit dans *Collapse* : "le temps est cruel et les gens se mettent à pleurer" avec citation d'une (célèbre) phrase de New Order *I want to close your big blue eyes...*



Barney Albrecht / New Order
Photo Peter Hook

LES INTELLOS DANSANTS

Vol au dessus de deux groupes et de deux labels atteignant le succès par des voies diamétralement opposées. New Order, le simple, Propaganda, la sophistiquée et, autour, les voisins : Cure, Talking Heads, Fine Young Cannibals et même un petit français... Ou comment réussir en refusant les règles abrutissantes des charts.

par ARIEL KYROU

CHARTS, ROYAUME DE L'ENNUI

Duran Ballet fait mieux briller vos parquets, Boy Jackson lave plus blanc et Wham For Fears laisse bébé plus au sec... Merci clips fadasses et morne marketing, le rock n'envahit plus les pauvres royaumes du hit parade qu'en se faisant de la pub; la musique populaire devient soupe populaire (version fast-food), une belle forme sans âme s'ingurgite à longueur d'images aseptisées et de mortelles programmations F.M. L'uniformité totale, une plaine sans substance de perfection synthétisée, et, au bout du tunnel, L'ENNUI.

Pourquoi donc ce vide bariolé? En 1986, le tube n'est plus une heureuse surprise, la récompense de quelques musiciens tenaces et talentueux, mais un but en soi. Propreté BCBG, son nickel et production polie, rythmes tralala/disco ou mélodies sucre candy, "look" garçon coiffeur ou black lait écrémé, la moulinette infernale va faire de Mister Dupont le roi du hit

prédigéré, consommé et vite jeté. Gloire souvent bien éphémère, car l'individu ne compte pas; seul importe de percer l'hymen du Top 50.

Après un tel lavage de cerveau, il ne reste plus grand chose... L'imagination anéantie par le procédé, l'émotion... Mais quelle émotion? Comment vibrer dans un univers de machines et de clones sans âme? Le produit remplace l'humain et l'artiste disparaît.

Mais ne nous trompons pas de combat. Gardons nous d'opposer gardiens du Saint Rock'in Roll ou apôtres de musiques "difficiles" aux hordres impures de la musique commerciale. On peut courtiser les charts avec goût et intelligence, en restant intègre. A condition bien sûr de détourner ou de refuser ces imbéciles procédés, ce cirque à la bêtise du succès éphémère sans peur et sans effort...

(tournez la page s.v.p.)

INTELLOS - DANSANTS



L'imagination : Propaganda et son label ZTT



La musique pop possède un incroyable potentiel de communication qui peut éventuellement attirer les gens vers autre chose que le lavage de cerveau quotidien qu'ils subissent", affirme Paul Morley, éditorialiste au New Musical Express, quand il crée Zang Tuum Tumb avec Trevor Horn. Il veut en finir avec cette redoutable médiocrité et cette tristesse absolue de la scène anglaise. C'est d'abord Frankie Goes To Hollywood, provocation tous azimuts et vulgarité bien placée, puis Art Of Noise, délire expérimental pourtant présent dans les charts (avec *Beat Box*). Enfin, "exaspéré par les ravages de la merde anglo-saxonne", l'ancien journaliste va chercher en Allemagne les distingués Propaganda et s'entiche d'une fleur de cabaret bien française, Anne Pigalle.

Surtout, ZTT va exacerber les procédés de marketing, présenter un intelligent miroir déformant à l'industrie du disque et faire feu de tout bois. Chaussettes André Gide ou caleçons Jean Genet de la collection FGTH, pubs, dossiers de presse ou même étiquettes d'une créativité exemplaire, fabuleuses pochettes à la fois supports publicitaires et compilations de citations littéraires et philosophiques...

Comment alors s'étonner de l'intelligence des membres de Propaganda? Claudia Brücken, chanteuse romantique folle de Marlène Dietrich, Michael Mertens, très bon musicien de formation classique, Ralph Dorper, rescapé de la scène underground de Düsseldorf et Suzanne Freytag, charmante poupée au rôle peu défini, quatre jeunes gens dont le but avoué est de "faire une musique commerciale sans être stupide, qui puisse nous permettre de rentrer dans les charts internationaux sans perdre notre âme". Avec Morley en chef d'orchestre, ils visitent d'étranges univers et conçoivent chacune de leurs chansons comme un court-métrage. Hier Fritz Lang et l'odieux Dr Mabuse, demain peut-être les androïdes de Blade Runner; un monde de passions, d'exotisme en noir et blanc, de violence, mais celle de l'âme plus que celle du corps... Cinéma toujours.

Voix grave et sensuelle, musique synthétique, fascinante et mélancolique, mais rien de révolutionnaire. Au contraire, nos aimables propagandistes semblent vulnérables, bien loin des idoles préfabriquées, odieusement intouchables. Ralph aujourd'hui encore employé de Banque à Düsseldorf, Claudia si apeurée en concert qu'elle se met à chanter faux, Suzanne, si touchante et combien décorative. De simples êtres humains ayant eu la chance de tomber sur un étonnant label courtisant les charts tout en détournant leur jeu et ses règles les plus abrutissantes, ou faisant simplement des clips plus intelligents que la moyenne.

Propaganda, des "intellos dansants" peut-être, mais moins mûrs que les intouchables New Order...



(tournez la page s.v.p.)

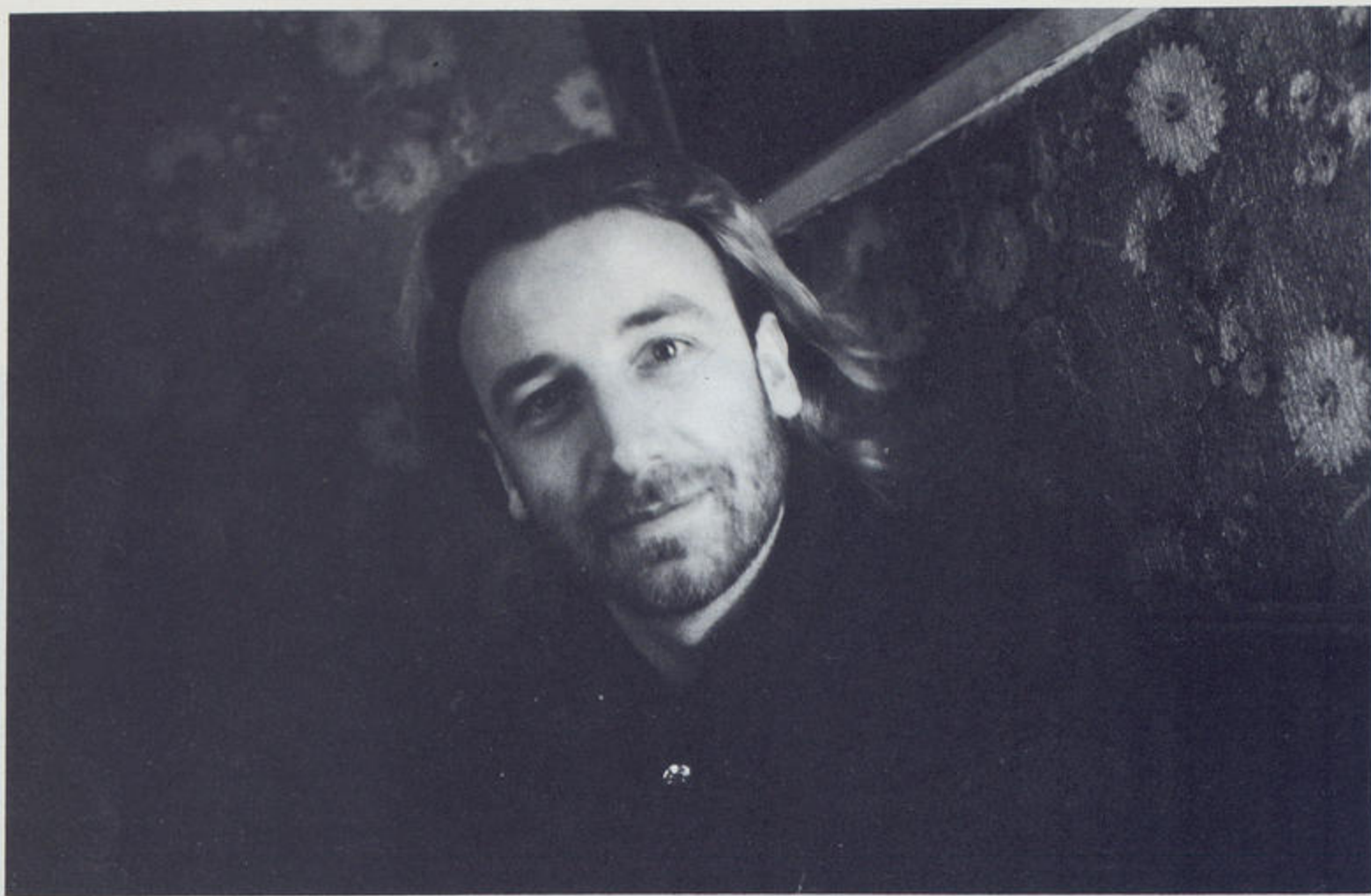
Propaganda

De G. à Dr. : Suzanne Freytag,

Michael Mertens, Ralph Dorper, Claudia Brücken.

Photo Philippe Djanoumoff. (Propaganda

est habillé par Azzedine Alaïa. Parapluies "Au Printemps".)



Peter Hook/New Order. (ci-dessus)
Steve Morris/New Order. (ci-dessous à gauche)
Gillian Gilbert/New Order. (ci-dessous à droite)
Photos Barney Albrecht





Barney Albrecht/New Order
Photo Peter Hook

INTE LLOS DANS ANTS

New Order, passionnante simplicité

Factory, le label de New Order, est unique en son genre. Les groupes n'ont aucun contrat signé, s'en vont s'ils le veulent, ne bénéficient d'aucune promotion et d'aucune publicité. Mais ils collent à une image, celle des magnifiques pochettes de Peter Saville, et à un état d'esprit. Tout en finesse et subtilité. Apparemment l'anti-thèse de ZTT. Mais, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, les contraires s'attirent et se rejoignent. Car ils signifient tous deux la même chose : le refus du show-business et de sa moulinette infernale. Quand ZTT détourne, Factory ignore le jeu débile.

Aujourd'hui, New Order est la vitrine de Factory, certainement à cause de son succès, mais peut-être aussi à cause de la légende, celle de Joy Division. La symbiose est totale, presque mystérieuse. Steve Morris, Gillian Gilbert, Barney Albrecht et Peter Hook préfèrent faire du shopping à Paris plutôt que de donner des interviews et n'ont jamais voulu tremper leur nez dans les eaux troubles du bizness. Comme le dit si joliment la petite Gillian, "Les charts n'ont aucune odeur et donnent une fausse image de la création musicale". Sur les pochettes, aucun nom, aucun titre, "la musique doit se suffire à elle-même". En concert, New Order semble distant, presque arrogant, mais ce sont quarante minutes d'une troublante intensité. L'impression d'une force intérieure qui transcende toute communication traditionnelle entre public et musiciens. Le courant passe, mais dans une autre dimension. Leur attitude ne signifie aucun mépris, mais, au contraire, la volonté de prendre les gens pour des adultes.

Le succès n'a évidemment rien changé à leur démarche. *Blue Monday* a crevé le plafond des charts internationaux. Et si, par hasard, l'album *Low-Life* se vend bien, Bernard pourra remplacer l'ordinateur ITT 20/20 qu'ont lui a volé et Stephen pourra perfectionner son Apple II... Nos jeunes gens ont gardé leur vieilles voitures (Audi Coupé pour Peter, Volvo pour Stephen...), habitent toujours dans leurs bleds paumés respectifs, qu'ils s'appellent Macclesfield ou Peel Green... Ils auraient pu être banquiers mais ils sont musiciens et prospèrent tranquillement dans leur jardin anglais. Peut-on rêver plus anodin?

Une vie simple, comme l'est apparemment leur musique. Petites histoires, tranches de vie, événements insignifiants ou impressions d'un jour, sequencers mélodiques et guitare romantique, rythmes presque banals mais pourtant riches en surprises. Car les constructions sont raffinées et la voix de Bernard Albrecht sur les nuages, ailleurs. La vidéo de *The perfect Kiss* est d'une sublime simplicité. On aime New Order sans trop savoir pourquoi, sans pouvoir l'expliquer. Qu'y a-t-il de si exaltant dans ce monde sans cages dorées et chez ces gens si peu communicatifs? Le charme et l'émotion qu'on ressent viennent peut-être de ces nappes fragiles de synthétiseur, de cette voix paumée ou de cette guitare qui n'ose s'aventurer? Oui, ce groupe est vivant car imparfait. C'est avec naïveté qu'il monte à l'assaut des hit parades, sans jamais chercher cet éphémère succès. Musique de danse certes, mais habitée...

Éloge du temps et de l'imperfection

New Order est finalement bien loin des modes et gadgets de son époque. À écouter la musique et les propos de Fine Young Cannibals, on a même l'impression que cette distance est devenue une qualité essentielle, qu'elle permet peut-être à ces talentueux musiciens de rester des artistes et de ne pas devenir des machines sans âme. Le succès de *Johnny Come Home*, morceau d'une lumineuse intelligence, dansant à souhait, n'a pas fait tourner la tête de ces "cannibals". Rejetant la plupart des groupes actuels, ils restent dans leur univers plus fictifs que nature, entre swing, blues et quelque autre chose. La même confiance en leur musique, la même intégrité que New Order, avec surtout la même notion du TEMPS, seul juge, qu'on prend ou qu'on perd avec plaisir et nécessité, pour simplement EXISTER : New Order a passé neuf mois sur la composition et la réalisation de *The Perfect Kiss*...

C'est justement ce temps qu'on refuse aux sujets du roi Top 50 et de la reine Vidéo Clip. Un groupe ne se fait pas tout seul. Avant de connaître la "gloire", Rita Mitsouko a bien galéré. Leur musique, mélange d'ancien et de nouveau, de charme désuet et d'intellectualisme, parfois presque minimal, n'avait rien à priori de volontairement "commercial". Il a fallu des années pour arriver à un inattendu *Marcia Baila*. Aucune recette miracle n'a été nécessaire.

L'idéal serait qu'un jour un groupe comme Trisomie 21 puisse lui aussi entrer dans les charts. Justement parce que ses membres n'y penseraient jamais. Cet exemple n'est pas gratuit. Leur musique comme leur démarche rappellent étrangement le New Order de *Movement*. Ils veulent faire une musique "ambiante et émotionnelle" et, pour y arriver, prennent le temps de travailler et voyager, de vivre. Deux albums (le dernier *Chapter IV*) et deux maxi 45 tours à plusieurs titres, atmosphériques et parfois dansants. Musiciens français, de Denain pour être précis, qui mènent tranquillement leur barque, encore fragile et souvent obscure, mais pleine d'alléchantes promesses. Ils peuvent très bien suivre la même voie que Rita Mitsouko, histoire de secouer quelques carcasses vides ou radios déliquescents...

Des groupes majeurs, comme Cure ou Talking Heads, n'ont aujourd'hui besoin de rien d'autre que leur musique pour investir nos radios et télévisions. *Close To Me* est certes un morceau dansant, mais totalement névrosé, comme l'armoire balladeuse de son étrange vidéo. Quand au clip de *Road To Nowhere*, il est renversant d'intelligence. Ces "intellos dansants" là ont eu une histoire mouvementée et des expériences en tout genre. Le temps qu'ils ont pris leur a permis de durer, et d'évoluer. Mais pourtant, malgré ces sublimes réussites, que Robert Smith et David Byrne semblent fragiles et angoissés ! C'est l'instable élégance du cœur, celle qui permet de transcender ses imperfections, de mieux les utiliser pour créer...

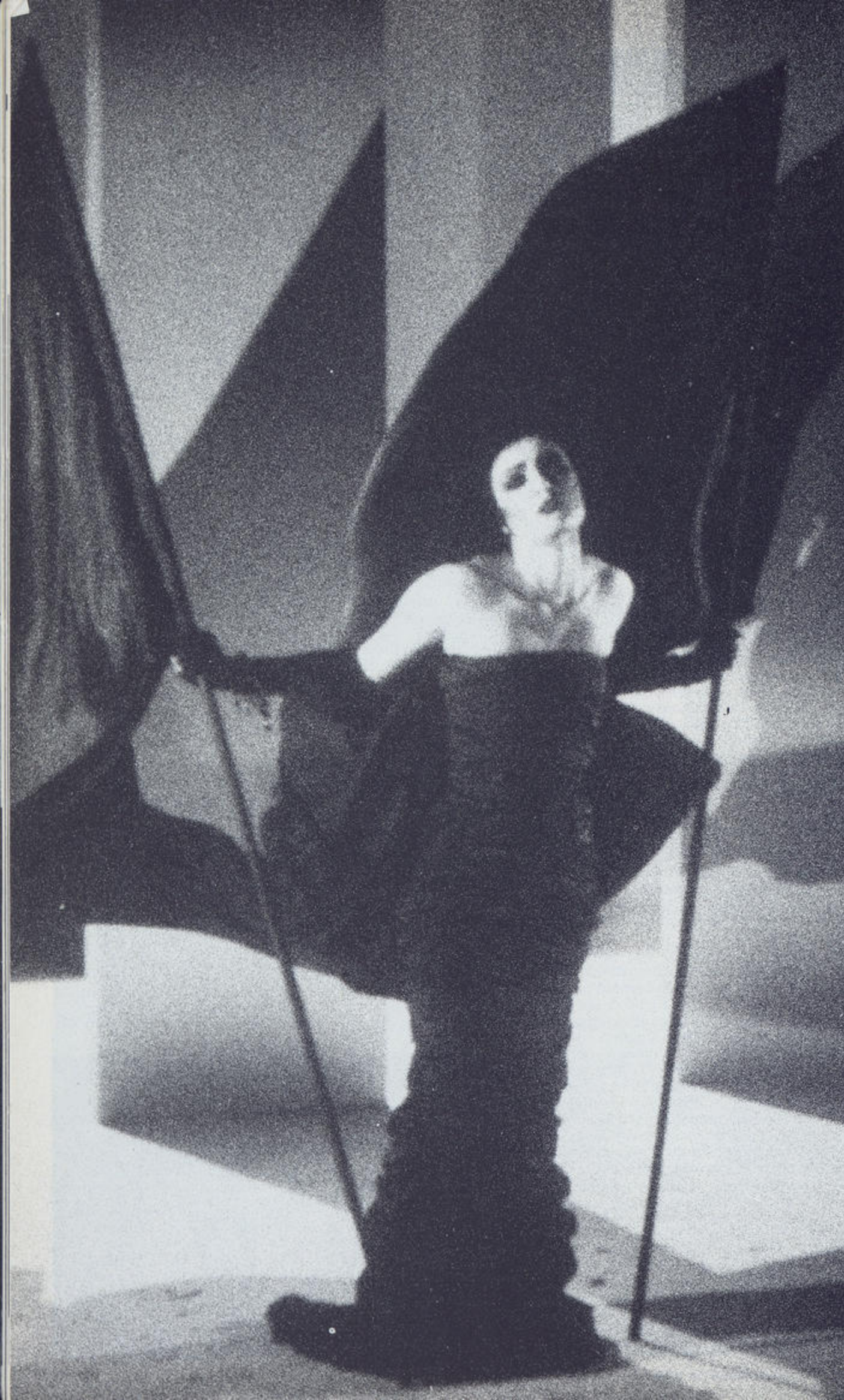
Trisomie 21.



SIOUXSIE

CENDRES & DIAMANTS

SIOUXSIE





TINDERBOX,
Le nouvel album de
SIOUXSIE AND THE BANSHEES,
accompagné des singles
CITIES IN DUST
et
CANDYMAN,
nous étonne et nous rassure.
Ce groupe magique
est toujours égal à lui-même
Mais va plus loin dans les chemins
défendus
du Rêve et du Bizarre.
Par Patrick Rognant - Photos Joë Lyons



Victoire glamour célébrant une tragédie antique, un étendard noir à la main, Siouxsie, prêtresse païenne d'une messe désespérée a oté son masque pour révéler sa superbe de diva hiératique des années noires. Immuable face à l'emprise du temps, elle, de qui l'angoisse et le mystère sont les compagnons, a délaissé breloques et gris-gris (abandonnés désormais aux Madonna du prêt à porter italien), pour le jugement des projecteurs hollywoodiens et, lasse d'errer dans les brumes gothiques, la banshee, en dame blanche ou noire, annonciatrice de deuils, hante les plateaux désertés dans les studios de Harper's Bazaar.

Spectre d'une vamp(ire) oubliée, elle répète un scénario camp, portant son mal de vivre comme les haillons de Lisa Doolittle, la marchande de fleurs de *My Fair Lady*, à qui le malheur fait de bien belles toilettes. Le temps n'est plus où elle apparaissait, les yeux trop brillants, prisonniers d'un carcan charbonneux d'inquiétude, le masque spectral, Pythie exaltée à la bouche sanglante telle une plaie entretenue et d'où s'échappe, en un flot de sang un "discours prophétique et paré".

Usant du rock comme véhicule fantôme, elle a célébré des messes électriques et sacrilèges et aurait aussi bien hanté les pellicules d'Hollywood que les planches d'un théâtre élisabéthain. Mais ces rôles là ne sont pas sa finalité.

Siouxsie incarne la féminité martiale et flamboyante d'une victoire pré-raphaélite, refusant le statut médiocre de créature de cabaret alloué à toute chanteuse. Héritière des premières émancipées, Venus à la Fourrure d'un Sacher Masoch apocryphe, faisant subir mille tourments à son compagnon d'infortune : Severin qui lui est resté fidèle depuis la création des Banshees, tel un Vincent Price décoloré accompagnant une Barbara Steele choucroutée dans un remake hype de *Cry of the Banshees*. Ce couple de série B a traversé le tumulte des eighties comme deux goulus momifiées, délivrant la même énigme empreinte de poésie noire et Siouxsie, à travers le jeu des miroirs de ses personnages aux évocations multiples, finit par révéler une seule image : celle de la dame de fer au cœur de glace, hallucinée par le malheur.

Le nouvel album *Tinderbox*, le briquet à amadou, rappelle par cet objet désuet, que le feu et son culte la fascinent depuis toujours (*Fireworks*). Mais il y a loin des feux d'artifice au cataclysme de Pompeï qui a laissé, tels des diamants dans la cendre du volcan ces chiens convulsés comme celui qui orne la pochette du maxi *Cities in Dust*, réconciliation avec la pop baroque d'*Hong Kong Garden*.

Tinderbox démarre comme un petit matin blême après une nuit sans sommeil avec *Canons* : règles d'un jeu obscur qu'elle chantonne, espingle, avant que le rythme ne s'emballe. Une guitare acoustique tourne en arpegges, souvenir de *Spellbound*, les maléfices sont jetés comme des dés et les Banshees foncent comme des spectres dans une course effrénée alors que Siouxsie renoue avec la fraîcheur innocente des pop-songs anglaises.

Avec *Party's Fall*, on retrouve le son luxueux des Banshees, Siouxsie, très moyen-nageuse, se fait récitante d'un conte féérique, les guitares deviennent pandémoniums de cordes, la fête est finie, tout bascule dans un lyrisme nostalgique. Cette ambiance morbide sera occultée par la braise du morceau suivant : 92°. Un commentateur s'égosille en direct, il semble sortir en droite ligne d'un scénario Z.T.T. pour F.G.T.H. Sa voix s'affole, il fait trop chaud pour bouger. La mélodie s'étire paresseusement au soleil et la rythmique semble l'écraser comme un astre meurtrier. Les guitares entrent en fusion. Mais le froid de la glace, marque de ce groupe onirique n'est jamais loin et dans *Land's End*, un grondement de batterie, une plainte de basse, un miaulement de guitare nous font changer de climat pour le brumeux des landes celtiques, cadre privilégié et romantique des sœurs Brontë. Toute cette face est aérée par la guitare-caméléon de John Valentine Carruthers qui enserre la chanteuse dans des arabesques symphoniques. Celle-ci fouette le rythme comme une amazone échevelée, poursuivie par un coryphée de petites voix féroces comme des piranhas. Le pincement des cordes évoque autant les morsures de ces vampires aquatiques que les bruits autour des châteaux hantés...

Seconde face : Siouxsie devient la sœur d'Elisabeth Frazer des Cocteau Twins, perdue au delà des miroirs dans les rêves de petites filles ingénues mais perverses, pieds nus et vêtues de jupons blancs comme Alice Lindell, photographiée par Lewis Carroll : c'est *Candyman*. Un manège s'emballe dans une fête foraine surannée, des automates et la petite fille tournent autour d'un baton de sucre candi : symbole transparent des obsessions enfantines nourries par les lullabies et les nursery rhymes. Siouxsie a retrouvé le feu sacré qui aimait *Kaléidoscope*. La plus belle chanson pourrait être *Sweetest Chill*. Ce "doux frisson glacé" démarre comme une complainte de Dead Can Dance, un martèlement de cordes caresse la voix chaude et voilée, la mélodie plane comme un souffle sur cet envoiement intime comme un souffle glacé. *This Unrest* est un reste d'angoisse, la guitare éclate, brûlante et hendrixienne pour un sabbat sulfureux où les chœurs angéliques seront détournés dans une transe impie. Le cercle se referme, Siouxsie répète les mêmes gestes, telle une diva hantée. Obsessionnelle comme celle de Nico, sa voix se fait soupis et glisse, aux confins de l'irréel, pour une nouvelle répétition.

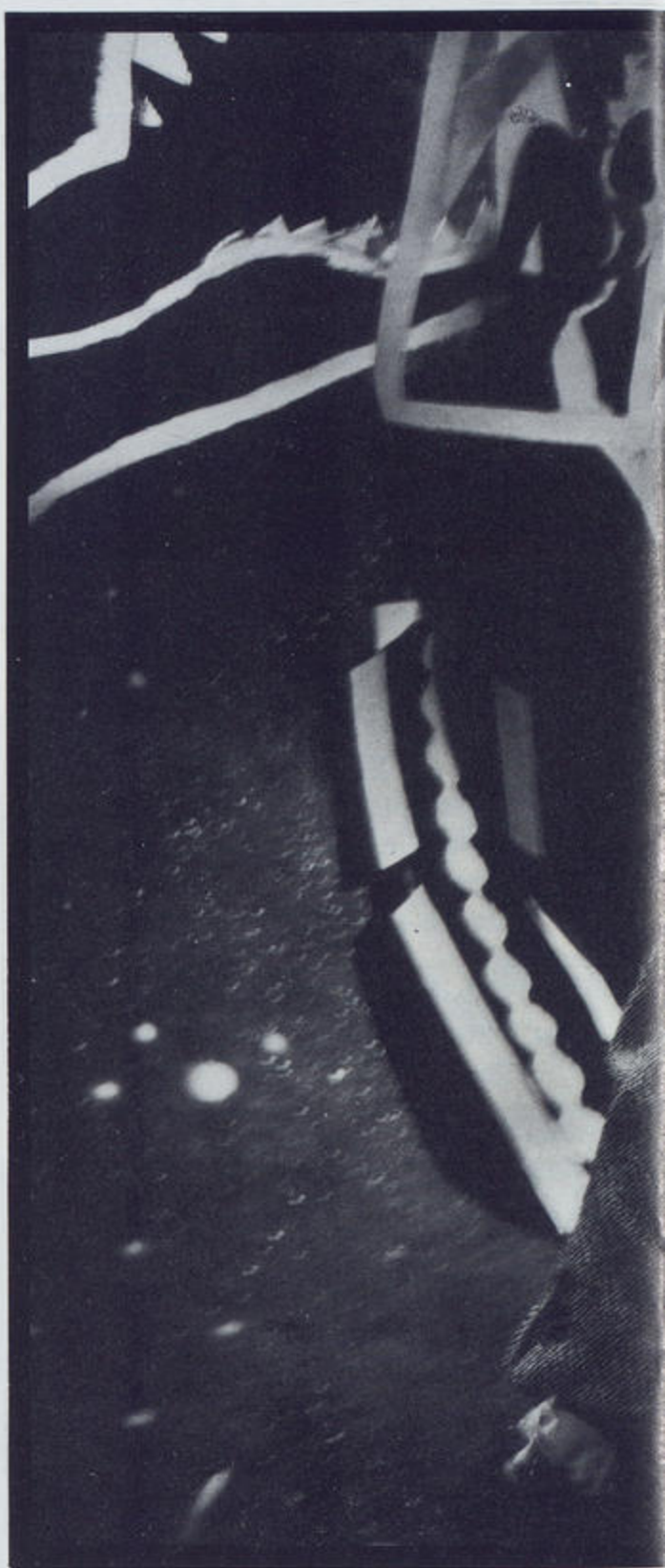
Enfin, une guimbarde robotique perce les ténèbres, un tintement de cloches orientales résonne, une coulée de lave éclaire un masque mortuaire pour un hit glamour, c'est *Cities in Dust*. Siouxsie se fait courtisane dans les villes ensevelies, contemple, hypnotisée, la lave qui va l'engloutir, telle la Lydia Lunch de *Death Valley 69*. Clin d'œil baroque au glam-rock, les projecteurs augmentent leur puissance et le rêve s'achève...

Entre la fantasmagorie, l'émerveillement et les cauchemars, cet album, plein à craquer de phantasmes, nourri de chimères et des blessures de l'enfance révèle en Siouxsie la sérénité. Nouvelle et seule diva de l'Opéra-Rock, elle fait revivre un univers de contes et de feuilletons, un monde étrange qui plonge dans les allégories du cinéma anglais épique de la fin des années soixante et surtout, elle allume son *Tinderbox* dans notre obscurité...



STEVE SEVERIN - PHOTO D.R.

2=1+1



Ensembles ou ensembles.
Théorie des ensembles. Ici, réunis quelques uns des talents qui font la modernité aujourd'hui. Vidéo, peinture, mode, musique évidemment et photographie comme EMMANUEL CARLIER (photos) et SYLVIA GOUBERN (décors) qui ont créé les images de cette série.



LE CINEASTE-DESSINATEUR ET LE COMEDIEN. CARO (à gauche) dont l'univers inquiétant et blafard est connu des fervents du film-culte. *Le Bunker de la Dernière Rafale* (co-réalisé avec Jeunet) dont le dessin évoque un Bauhaus perversi où errent, parmi d'étranges zones, des personnages anguleux, robots et zombies à la fois, vient de terminer *Maître Cube*. Ce court-métrage, tourné avec CHRISTOPHE SALENGRO (à droite), complètement expérimental, met en scène un de ces savants fous avec guêtres et redingote du style du Professeur Cosinus. Tripatouillages d'images, monde de granit, prises de vues anthropométriques, noir et blanc qui tue, l'effet, d'après l'auteur, n'est pas tout à fait du 3 D. (relief), disons 2 D, 5.

A black and white photograph featuring a woman in the foreground, partially in shadow, wearing a dark, sequined dress and large hoop earrings. She is looking down at a large, curved, textured object that resembles a giant, curved letter 'C' or a large, curved piece of fabric. Inside the curve of this object, a smaller image of a woman is visible, wearing a light-colored, sequined dress and a headpiece. The background is dark and textured, with some light spots.



LA STAR ESTROPIÉE ET LE MUSICIEN. WEENA ET PAT, respectivement chanteuse et guitariste de Baroque Bordello. Weena sort de la clinique où on lui a mis un plâtre car elle s'est cassé le pied en se mêlant aux pogoteurs emballés par son chant lors de son dernier concert. Cette sublime fille de scène, mi-Bette Midler mi-Maë West, crée en live, de véritables psychodrames sur une musique très rock-opéra. Jouant avec les accessoires : foulards, poupées, tantôt femme du monde, tantôt garce, chantant en français, anglais, allemand, reprenant Gainsbourg (*Bonnie and Clyde*) dans un vertige de sons ou Pink Floyd (*See Emily Play*) dans un déluge de notes comme Syd Barrett n'aurait pu en rêver, appuyée par ce guitariste anglais encore plus fou que tout le groupe réuni, Weena, Edith Piaf new wave, envoûte, enchante, envahit. (Robe et accessoires : Selecto)



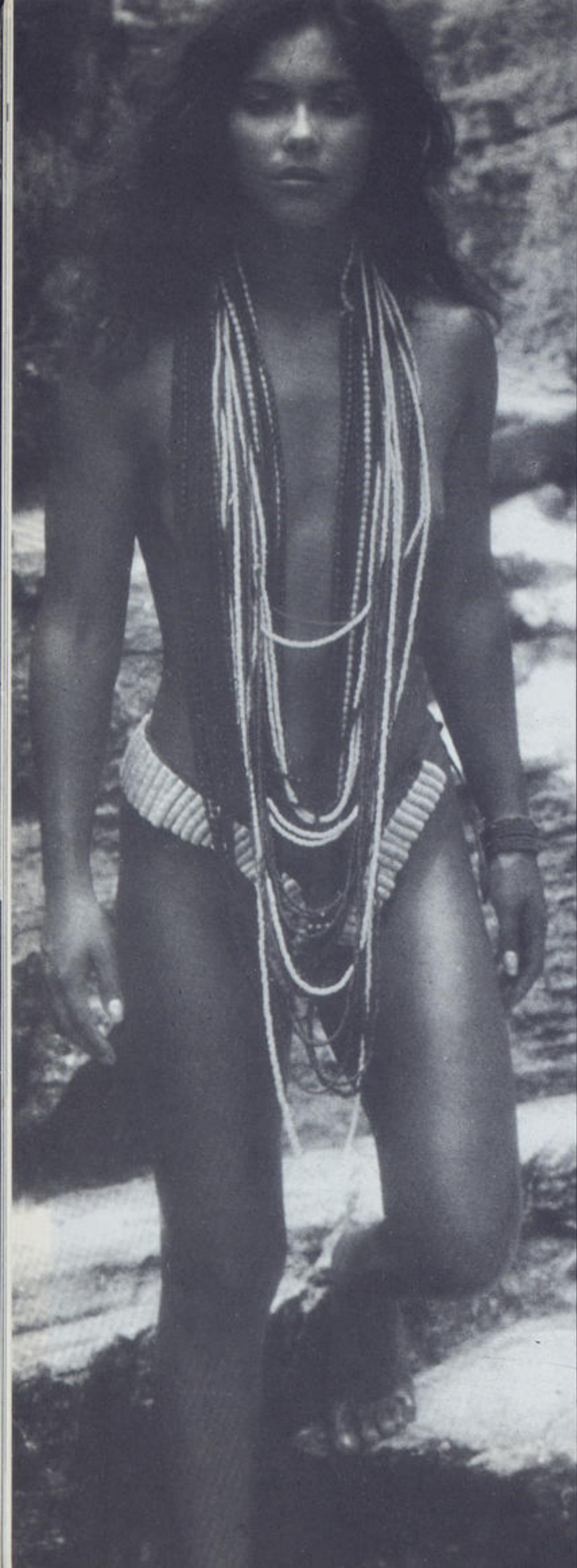
LA SEMEUSE D'ETOILES ET LE PEINTRE. MURIEL MERLIN ET SPEEDY GRAPHTO, ci-dessus, dans la voie lactée, chevauchant un Pégase hip hop, en route vers la galerie Polaris. Thème de l'exposition : l'atelier de l'artiste. Dans ce petit espace proche de Beaubourg sera reconstitué l'univers du peintre. Mélange du réel et du rêvé, de l'imaginaire et de la création, re-création d'après images, jeu de miroirs, l'artiste graphiteur mystique, déjà connu pour ses petits monstres grimaçants, et sa muse, en pleine ascension. (Chaussures de Speedy Graphito peintes par lui-même, costume de Muriel : invention instantanée, coiffures Céline)

LA CHANTEUSE DE JAZZ ET LE JOUEUR DE SAXOPHONE. MIRU ET DANIEL PABCEUF, à droite, membres du groupe Tohu, qui s'appelait Tohu-Bohu mais Bohu est tombé à l'eau et Tohu est resté. Miru, de Tohu, détaille comme une reine de sublimes chansons free-jazz d'Ornette Coleman, un génie des années 60. Daniel, ex Marquis de Sade, évoque un David Byrne à la française avec sa tête bien carrée, ses pantalons à pinces et un côté sérieux un peu intello qui se reflète dans des chansons polars bien rythmées ou de faux tubes sixties aussi bons que du Matt Bianco. (Gilet Miru et chemise Daniel : The Depot).



2-1-1





SOUS CULTURE

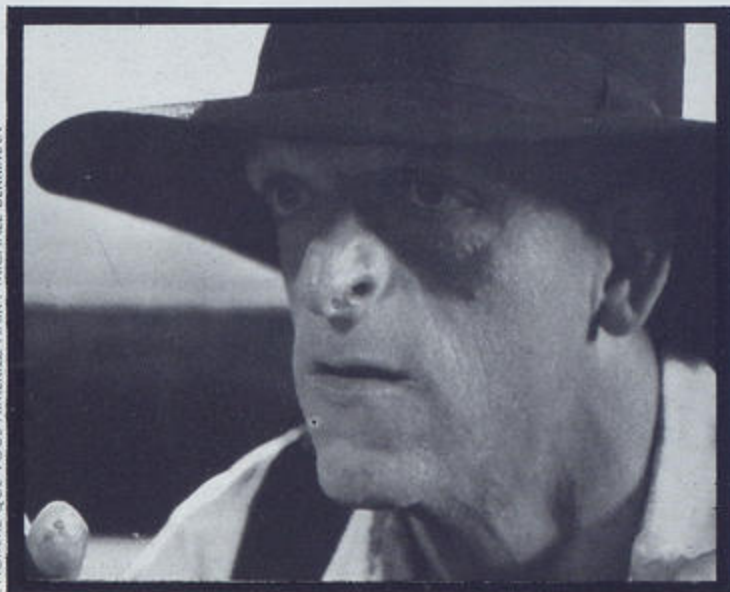
LE BIS ET LA VERTU

Films ringards série Z, films dont on ne parle jamais, films inconnus, maudits, méprisés, ghettoïfiés et pourtant...

Antropophagous où, dans une grotte sordide George Eastman (le "Big Ape", dans **2019 Après la Chute de New York**) dévore un foetus vivant après un avortement improvisé, **Blue Holocaust** à la nécrophilie taxidermiste, **Zombie The Dawn of the Dead**, dont le message peut se résumer à cette formule terrifiante : **When there's no more room in Hell, the Dead shall walk the earth (quand il n'y a plus de place en Enfer, les morts parcourent la terre).**

CELA PEUT AUSSI VOUS ARRIVER

Reportage : Olivier Cachin, Photos : collection privée



LA BÊTE D'AMOUR : VANITY AVANT LE PYGMALION PRINCE
L'HOMME QUE VOUS AIMERIEZ HAÏR : MICHAËL BERRIMAN

ARRÊTEZ CE MASSACRE !

L'ÉQUERRE / PRINTEMPS 86

LE BIS A PARIS

Barbès, Avenue de Clichy, les Grands Boulevards, Blanche. Cela pour les quartiers. Les salles : Le Trianon, le double programme Kung Fu le plus cheap de Paris (10 F. permanent) décor *Au théâtre ce soir* à peine défraîchi pour s'imaginer un Versailles populaire; Le Brady, sauna des horreurs qui depuis une vingtaine d'années perpétue le culte; La Cigale, Kung Fu comme Le Trianon qui, pour un temps accueillit Libération pour un festival qui ne vécut que deux printemps; Le Cinex si vous voulez vraiment aller au fond du Bis.

LE BIS MODE D'EMPLOI



CANNIBAL FURY, DE RUGGERO DEODATO

Apprecier le Bis, c'est avant tout se débarrasser de sa bonne conscience cinéphilique : oubliez ces esthètes de la pureté que sont les critiques de films et vautrez vous dans la fange de la série Z, la Holocausto Zone. Un film italien super fauché peut vous procurer ce frisson délicieux mieux qu'une couteuse super-production car Joe d'Amato, Lucio Fulci ou Dario Argento peuvent se permettre ces pincées d'improbable, d'à peu près, ce choc, ce flou qui va vous précipiter dans la Twilight Zone, un univers magique et débridé. Django, Godzilla, Maniac, Freddy Krueger, Leater Face. Le Kung Fu, le Gore, le Soft Core ou Porno Soft, la série cannibale (*Cannibal Holocaust*, *Cannibal Ferox*, *Cannibalis*), le "Gallio", enquêtes policières sanglantes made in Italy où le meurtrier mystérieux habillé de noir, tue à l'arme blanche, et, jadis, enfin, les western spaghetti et les peplum. C'est la magie retrouvée du plaisir au cinéma, on s'amuse, on participe, on jubile, on frémit, on défaille, on gerbe. Fiez vous aux titres, un film excitant doit pouvoir se reconnaître à ce premier indice : *Le Dernier train de la Nuit*, également connu comme *La Bête tue de Sang froid* vous plongera dans le fait divers le plus écœurant (viols et chatiments dans un train avec voyous, bourgeoise et pute incarnée par Macha Méril, jeunes filles catholiques et vengeance "rétributrice" - œil pour œil, dent pour dent). *Cannibal Holocaust*, un degré historique dans la complaisance, vous montrera l'Amazonie de la cocaïne et du cannibalisme sous la caméra "snuff" (mais rassurez-vous, ce n'est qu'un film), de Ruggero Deodato. Vous découvrirez la face noire du rêve américain avec *The Hills Have Eyes*, de Wes Craven : la cellule familiale américaine face à la violence aveugle défend l'américan-way-of-life avec la dernière chose qu'il lui reste : la volonté de survivre... à tout prix. Vous vivrez l'aventure avec *Apocalypse dans l'Océan Rouge*. L'auto-défense avec *La Dernière Maison sur la Gauche*. Les légendes chinoises avec *ZU, Warriors of the Magic Mountain*, l'"équipe" de Tsui Hark qui réduit Steven Spielberg au niveau de Marguerite Duras : la magie du merveilleux plus l'exotisme d'une culture non occidentale procure un choc visuel et philosophique qu'Hollywood a bien du mal à nous donner.

LES VALEURS BIS

N'est pas "Bis Freak" qui veut ou plutôt, il suffit de le vouloir : accepter d'apprécier a priori un sous-produit en alliant la candeur du public black ou beige qui constitue la clientèle des habitués avec un bon sens de l'humour, de la private joke. C'est une inversion des valeurs qui prône l'action là où un autre cinéma prône le statisme (ce "savant mélange de mystère et d'ennui" qu'est le cinéma français), car le Bis étale là où d'autres dénoncent et montre là où les d'autres suggèrent. C'est le cinéma coup de poing, le seul qui puisse susciter des sentiments prohibés dans le cinéma respectable. Bref c'est un culte qu'il convient de célébrer dans des temples à la hauteur.

LES RENDEZ VOUS BIS

Outre les salles-bis déjà citées, certains endroits deviennent, des lieux de recueillement "Z" le temps d'un festival où se cotoient les fans de la ringardise et de la beauté de la vie. Ils peuvent être les plus insolites comme la salle Gustave Eiffel où eut lieu le cauchemardesque Festival du Super 8 organisé par le magazine Mad Movies et où, seule, la Holocausto Production avec *Guts 2* su créer son univers-bis avec tout le sérieux que peut supposer le Super 8 : le minimum. Les "warriors" irrédutibles que sont Gabor Rasso, Lucio Mad, Ho Chi Min, ou Miss Travla témoignent de la volonté et de la possibilité de créer un genre-bis en France. Alain Schlockoff, rédacteur en chef du mensuel l'Ecran Fantastique ne s'y est pas trompé : Il a retenu le dernier produit de cette fine équipe, *Zito contre Mesrine Jr*, comme ouverture de son désormais célèbre "Festival du Grand Rex". Ce point culminant du Bis parisien réunit, chaque année, les oubliés d'Avoriaz, ceux du marché du film de Cannes et quelques surprises pour le plus grand plaisir des trois mille fidèles qui, tous les printemps, contribuent à en faire cette explosion d'hystérie libératoire qu'est devenu le Festival International du Film Fantastique et de Science Fiction. Mais le Fantastique et la Science Fiction ont petit à petit été éclipsés par le gore (genre se servant de l'hyper-violence réaliste et où les jets de sang sont chorégraphiés comme les ballets d'une comédie musicale) dont les maîtres sont italiens. Le contenu visuel et choc de ces toiles s'accommode du commentaire off *A Poil, Vas-y, etc.* qui réduit le dialogue éventuel du film au rang d'accessoire. Il existe aujourd'hui un cinéma parallèle, complémentaire, qui à l'instar de la série B américaine des années cinquante dispose de budgets réduits. Mais la comparaison s'arrête là : la série B est devenue le feuilleton T.V., le Bis, d'Italie de Hong Kong ou d'ailleurs (Ah, les films de catcheurs mexicains!) a substitué au manque de dollars une créativité débordante née de sa propre marginalité. Il était donc logique que le Bis prenne le sordide ou le malsain comme gage de qualité nous laissant apprécier la révélation émise en ces termes par John-Divine-Waters : Trash Is Style, qu'on pourrait traduire par "l'Ordure aussi est un style".

RYTHM AND BIS

La musique du cinéma bis a la même importance dérisoire que les bandes d'ambiance de votre Prisunic. Souvent cheap, généralement anonyme, elle est pourtant l'ingrédient indispensable pour relever la sauce visuelle. Descriptive à l'extrême, elle peut être le contrepoint de l'action comme dans *Superfly* où Ron O'Neal marche superbement sur la voix de Curtis Mayfield : *He's the Pusher-Man*, très approprié vu la profession du "héros". Elle peut aussi être impersonnelle jusqu'au sordide : comment oublier ces écœurants synthétiseurs/baloches italiens qui ponctuent sans relâche l'insoutenable *Cannibal Holocaust*? Que seraient les Kung Fu sans ces exotiques mélodies qui, parallèlement aux bruitages surréalistes des combats, constituent l'univers sonore du "soja-karaté"? Enfin, comment imaginer *Zombie, Dawn of the Dead*, sans l'oppressive présence musicale des Goblin? Impossible, car la musique du bis c'est l'essence indicible des pires cauchemars.

BANDE ORIGINALE DU FILM DE DARIO ARGENTO

Suspiria

GOBLIN

NEW YORK 1989

LE MUR DU SON

par Patrick Rognant



GLENN BRANCA dirigeant son orchestre de "guitares" PHILIPPE DJANOUOFF

GLENN BRANCA

LYDIA LUNCH



PHILIPPE DJANOUOFF



LOUISE MAISON

"L'

art ou la musique n'ont pas pour fonction de vous faire oublier l'horreur des choses mais, au contraire, de vous en faire prendre conscience". Arto Lindsay.

New York, ville de tous les dangers musicaux redevient La Mecque des nouveaux groupes, titre qu'elle avait perdu depuis la dernière *british invasion*. La "Big Apple" reste la capitale culturelle du XX^e siècle, mais repliée sur sa scène expérimentale et sur l'apparition de concepts comme *ethnité*, *culturcide*. Le facteur mode aidant, le projecteur de l'actualité à la nostalgie du légendaire *underground* sixties et de ses légendes extrêmes : Pop Art, Factory, Velvet. Si Los Angeles est, depuis longtemps, la capitale des rockers américains, New York reste celle de la créativité grâce à son rôle de porte sur l'occident et les U.S.A., de survivance de l'Europe dans le nouveau monde.

LE CULTURCIDE

Ville ouverte, New York est le chaudron qui alchimise l'état mondial grâce à son statut international et multiracial. Sous les colonnes du temple capitaliste, les grandes idées de la musique new yorkaise sont les mêmes depuis vingt ans : new music, naissance dans la rue, confusion avec le performance art et ce pari dément de briser le mur du son. La nouveauté est ce métissage tous azimuts qui s'attaque à tous les styles sous l'égide des grands maîtres de la musique contemporaine : Cage, Glass, Ives, Reich et des nouveaux artistes multi-médias Laurie Anderson, Glenn Branca. Jusqu'à présent le rock avait échappé à ces concepts abstraits en mythifiant une réalité urbaine extrême : Velvet, Suicide, Ramones, Blank Generation, Patti Smith. Deuis, la scène noire a pris le devant avec une culture neuve et futuriste, éclipsant les apprentis sorciers de no wave dont les théories n'émergent que maintenant. Les pionniers de cette nouvelle culture issue d'un "culturcide", que sont D.N.A., James Wite, Lydia Lunch, Bush Tetras mais aussi Rhys Chatham et Glenn Branca. Le premier, de formation classique, s'est lancé en 1977 dans la création d'une musique populaire moderne, armé d'une seule guitare électrique. Deux disques : Guitar Trio et Drastic Classicism ont jeté les jalons d'un futur du rock.

LA TRADITION DU BRUIT

Glenn Branca, lui, en arrivant à New York en 1977, se destinait au théâtre. Il s'est projeté dans l'expérience no wave avec les Theoretical Girls. Cet autodidacte de génie crée des symphonies impossibles pour guitares électriques par dizaines où il s'attaque aux harmonies et bouleverse la technologie de la guitare avec ses comparses Lee Ranaldo et Thurston Moore, de Sonic Youth. Branca a des adeptes : Sonic Youth ou Live Skull, eux-mêmes héritiers d'une tradition du bruit allant du Velvet à Suicide en passant par Ramones et la no wave. Il a fallu près de dix ans à cette Amérique là pour s'imposer relativement. La compilation *No New York*, rassemblée par Brian Eno en 78 n'est pas seulement une galerie de montres : (Lydia Lunch y est un cauchemar de Billie Holiday, James White, un anti James Brown, Arto Lindsay et D.N.A. un ethno-rocker) mais une nouvelle aventure du rock'n'roll expérimental et minimal. Cette scène a été cependant occultée par le métissage rock-funk des Talking Heads, et autres, plus faciles d'accès. Ce nouveau courant new yorkais, appelé *noisy* a été victime de l'explosion du rap à New York et du hardcore punk (Dead K., Husker Du) du pays. Deux festivals : Noise Festival en 81 et les Speed Trials de 83 vont révéler cette scène dont les nms les plus marquants seront Live Skull, Sonic Youth, Swans, Rat a Rat R, No Trend.

LES AUSTRALIENS

La grande prêtresse de cette messe païenne est Lydia Lunch qui abandonne de plus en plus la musique pour le renouveau du cinéma underground new yorkais. Artiste nomade, flirtant avec l'Europe et l'Australie, elle vient de terminer son dernier film : *The Drowning of Lucy Hamilton*, dérive urbaine de 30 mn sur la vie d'une actrice porno. Cela ne l'empêche pas d'enregistrer des outrances avec no Trend (Heart of Darkness), de co-signer un recueil de poésies avec la chanteuse du groupe X, Exène Cervenca et un hymne mid-eighties avec Sonic Youth (*Death Valley 69*). Son activité multimédias est à l'origine d'expériences de poésies rock comme les *Immaculate Consumptive* avec ses amis australiens Birthday Party ou Scaping Fetus Off the Wheel qu'elle a amené à New York. Elle a imposé ses compatriotes Sonic Youth avec *Bad Moon Rising*, un album aux confins du rock urbain façon 69 (Stooges), de Détroit ou Los Angeles et de l'électricité blême des dérives new yorkaises où traîne un parfum de nostalgie psychédélique. Sonic Youth et ses deux guitaristes apprentis sorciers sont au rock U.S. ce que Père Ubu ou Devo ont été il y a dix ans. Dommage que la spontanéité sauvage de leurs shows ne se sente pas dans leurs trois albums mais ils synthétisent le rock américain sixties des B 52 jusqu'au hardcore. Ils sont aussi la tête de pont entre New York et Berlin, villes jumelles par leur indépendance et leur scène internationale effervescente. Comme les berlinois, ils explorent les ruines du post-punk, non avec des marteaux piqueurs, comme Einstürzende Neubauten mais avec l'instrumentation traditionnelle qu'ils détournent à plaisir. Sans passé ni futur, ils incarnent la génération des années 90 qui avance dans le brouillard, faute de mieux. Ce lien avec Berlin a fait de New York une base pour les jeunes groupes déçus par Londres : Birthday Party, Bad Seeds, Crime and the City Solution, S.P.K., originaires d'Australie comme Jimmy Fætus, alias Clint Ruin, le plus récent de ces exilés. Avant tout performer, il a produit déjà quatre albums sur son label Self Immolation : *You've got fetus on your breath*, *Fætus over Frisco*, *Fætus on the beach* et enfin *Scaping Fætus off the Wheel*. Son personnage est un condensé de tous les mythes du rebelle urbain américain : polars cinématographiques, crooner de jazz ou post-punk/rocker. Il théâtralise son monde dans des opéras électriques où il laisse libre cours à sa mégalomanie; chaînon manquant entre la musique industrielle, la no wave et le performance art, il vient de célébrer, au Limelight, cette ancienne église convertie aux cultes nocturnes, la réussite de sa "symphonie" *Nail*, qui synthétise les courants des années 60 à 80. Les néo-zélandais de S.P.K. s'y sont également installés depuis leur conversion au funk industriel : *Junk Funk*. Adeptes de Baudrillard, ils chantent aussi le "culturcide".



FOETUS

DEREK RIDGERS

PHILIPPE DUJONJONOFF



TOM PAINE

LES ANGLAIS

New York est une base des fascination pour l'Angleterre : témoin The Jesus and Mary Chain qui a dépoussiéré l'héritage Velvet-Suicide-Ramones en le mettant au goût du jour. Un viol sonore par la mélodie pop. D'autres anglais sont à rattacher à cette scène même s'ils n'y sont pas résidents comme l'écurie de Création Records The Pastels ou The Woodentops, enfants du Velvet et des Modern Lovers que l'Angleterre découvre ou le *noisy bands* du Northern Sound : Red Lorry, Yellow Lorry, Inca Babies et ces autres australiens exilés à Londres : Scientists, Moodists. Tous se retrouveront à New York avec John Lydon qui, après avoir rappé avec le *Time Zone* d'Afrika Bambaataa fait produire le nouveau P.I.L. par le grand sorcier de l'ethnicité et du métissage : Bill Laswell avec la présence de l'ex no wave de D.N.A. Anton Fier, maintenant leader des Golden Palominos. Ces derniers, avec les groupes du label O.A.O., Love of Life Orchestra de Peter Gordon et les rockeuses des Bush Tetras, sont les pionniers de l'ouverture à la musique ethnique et de la fusion Rock-Funk-Jazz-Afrique qui circule dans l'air de la ville, et dont une des grande figures est Laurie Anderson.

LES NOISY-POST-PUNK

Tom Paine, guitariste de Live Skull, frère de Sonic Youth par la technologie et la formation : (deux guitares, une chanteuse-bassiste et un batteur asiatique) jeune groupe *noisy* révélé par la compilation *Speedtrials*, incarne la survivance de l'esprit post-punk qu'il soit no New York/rock cahotique (The Fall) ou incantatoire (P.I.L.). En cela, ils sont proches des autres scènes américaines : du Middle West (Big Black, Hüsker Du) de Philadelphie (Bunny Drums), du Texas (Butthole Surfers) ou de L.A. (Savage Republic, Black Flag). Live Skull et les groupes de sa famille pourraient être le lien entre Sonic Youth et Swans, autre "géant" de la scène : une sorte de cauchemar théâtralisé en groupe de rock, usant de la provocation destroy comme les berlinois à leurs débuts chaînes, métal ainsi que d'un menaçant et dangereux beat martial. Swans s'installe dans les annales du rock effrayant comme l'émanation extrême de l'univers new yorkais : froid, sombre, électrique mais sans cette folie intello qui anime Glenn Branca ou Sonic Youth.

D'autres groupes se retrouvent sur une compilation réunie par le label l'Invitation au Suicide : *Gift of Noise* comprenant entre autres No Trend et Smersh. Sur ce même label, les héritiers de la Blanck Génération et de Sam Sheppard (lui-même rocker), les groupes du label Sour Marsh : Certain General, Band of Outsiders, The Corvairs qui tous, plus ou moins, suivent les traces de Television, Richard Hell, Patti Smith

LE CULTE DE LA GUITARE

Enfin, New York, c'est aussi la nostalgie du rêve sixties psychédélique avec les Fuzztones, Chesterfield Kings, Plan 9 ou les Mad Violets (les plus fous, avec un ancien guitariste des Fleshtones et leur hymne *Psylocybe*). Tous ces musiciens ont en commun le culte de la guitare qui devient l'instrument de démolition du mur du son. Ce n'est pas pour rien que la technologie de cet instrument est en pleine évolution aux U.S.A. et qu'on y trouve à présent d'authentiques guitares-sitars qu'envieraient les Electric Prunes. Contrairement à la démarche de Laurie Anderson dont la rigueur intellectuelle et artistique l'amène à un style pavé de nouvelles influences (Afrique et Tiers Monde en général) ces groupes, héritiers de la no wave, marchent en aveugles dans leurs propres mythologies sans se targuer d'autres présomptions que de participer à leur propre Enfer sonique.

DISCOGRAPHIE

GLEN BRANCA :	S. FOETUS :
Bad Smells avec John Giorno	Nail
(Crépuscule)	(Self Immolation/Musidisc)
Symphonie n°5 GLORIA	P.I.L. :
(Crépuscule)	Album (Virgin)
SONIC YOUTH :	COMPILATIONS :
Confusion is sex (Neutral)	Speed Trials (Homestead)
Bad Moon Rising	The Gift of Noise
(Rough Trade)	(Invitation au Suicide)
LIVE SKULL :	Plow. (Organik)
Bringing Home the Bart	SAVAGE REPUBLIC :
(Homestead)	Trudge (Play it again Sam)
SWANS :	GOLDEN PALOMINOS :
Cop (K 422)	1 ^{er} Album sans titre
I Crawled (K 422)	(O.A.O./Celluloïd)
LYDIA LUNCH :	Visions of Excess
The drowning of Lucy Hamilton	(O.A.O./Celluloïd)
(Widowspeak)	

Dans ce numéro, L'EQUERRE entreprend la publication d'*Apogée*, le nouveau roman d'Yves Adrien. Journaliste-éclaireur et romancier-poète il s'est fait connaître par ses articles dans les années post-Pistols, son roman *NovoVision* (1980 *Les Humanoïdes Associés*), sous-titré *Les confessions d'un Cobaye du siècle*, et, plus récemment, une trop rare chronique intitulée *Metawave* dans le quotidien *Libération*. Aux lecteurs de L'EQUERRE d'entrer maintenant dans le monde pervers et précieux qu'Yves Adrien distillera pour eux au fil des parutions du journal...

Apogée

par YVES ADRIEN



GAINGSBOROUGH - CONVERSATION DANS UN PARC

Précautions Crématoires, Prélude

Ayant abandonné la modernité pour la religion, la religion pour le libertinage, le libertinage pour l'érudition et l'érudition pour l'amnésie, le présent prédicateur décide au lendemain de 1984 que le temps de l'extase est advenu : que s'immerger dans le flot des passantes n'est certes pas la plus insupportable des punitions, que Watteau sans jamais s'expliquer donna à la cathédrale des plaisirs quelques gracieux vitraux et que mainte personne en ce monde flaire, attend, espère l'ignition, la chute de cette gouttelette de gélignite qui, au plus profond de l'être, ira raviver la flamme toujours prête à s'élancer des nouveaux désirs; et c'est ainsi, très moralement, que l'ébaucheur de voluptés va œuvrer à son propre couronnement; car, là-haut, le soleil impavide se connaît des successeurs et les attend : ils sont, dit-il, ceux qui faisant mentir la notice d'avertissement des médicaments anciens ("le ciel est la limite, ne pas dépasser la dose prescrite"), se veulent creuser au sein duquel faire flamber le sperme et les huiles saintes, afin que, de la perpétuelle consommation des élans, naisse une issue, lumineuse elle aussi, qu'il nomme *Apogée*. Tout cela n'est par ailleurs qu'engloutissement frivole, éloge du chatolement et des soirées, incarnation en l'ici-bas ("petit serpent, vous êtes bien trop joli..."), trois coups frappés au seuil de ce qu'on appelle un livre et qui, chose aimable, se révèle souvent moins vrai, moins beau qu'un mensonge.

Chapitre 1

Et puisque à toute histoire il faut un héros, sans plus tarder introduisons le nôtre : Edgeworth de

Firmont, trente-trois ans, sans profession de foi ni domicile fixe (la Terre ne tourne-t-elle pas?), que nous découvrons au 1985^e printemps de l'ère chrétienne donnant ses rendez-vous dans les jardins de Notre-Dame, là où, aux heures communes, de jolies lucioles attirées par la phosphorescence de son verbe l'écoutent tenir des propos un brin orduriers sur la maçonnerie secrète du rien et l'avilissement salvateur, le carambolage ouateux des nuages et le chassé-croisé des bibelots charnels, l'émail rayé des dents et l'élégance scabreuse des intestins, tout cela ponctué d'absences et ciselé par une bouche que gardent, en un demi-sourire, deux de ces fines rides qui sont celles du joueur d'échecs ou du hooligan, armoiries de la commissure des lèvres qui, moins amères qu'enfantines, valent à ces hommes (lors même que leur âge serait celui de l'acrobate spatialisé jadis sur fond de Golgotha) d'être appelés "mon petit Jacek" par les bibliothécaires pragoises et "poverino" par les huileuses, loquaces bouquetières napolitaines; bref, Firmont peut faire montre d'une sorte de charme intemporel, premier peut-être dans l'ordre de sa séduction.

En ce jour vingt-neuvième de mars, notre beau parleur s'est donc insensiblement rapproché de celle qu'il honore et qu'il vouvoie, qui l'écoute et qu'il encercle de phrases frôleuses et toujours plus précises, lente et reptilienne opération vaporeuse conduite sous l'œil dardé des gargouilles dont la curiosité se tapit au bord du vide, parmi les niches, dans la pierre d'où s'exhale l'élixir immatériel et enivrant que Firmont à pleine âme accueille, éther de corruption qu'il goûte en connaisseur et restitue d'un regard, ce regard tombant en avalanche sur la bouche entrouverte de la jeune proie en jupe plissée grise, et c'est le moment que choisit le suborneur pour demander à sa victime si elle aime à ce qu'on la salisse et elle, bien sûr, ne répond point, mais, l'espace d'une seconde, cille et laisse sa bouche s'entrouvrir plus éloquentement encore, aveu muet qu'attendait Firmont pour prendre congé; car, ayant offert à ses complices tapies la possession météorique et non moins éternisée d'une autre jeune personne (voir comme la tendre chose soupçonne, au pied de Notre-Dame, le trait de feu qu'engendre le spasme de pierre), l'intercesseur des gargouilles peut bien pour l'heure, feindre d'oublier cette bergère rêvant de succomber à la boue; demain, saint Paul

aidant, il lui adressera ce fragment de l'Épître aux Romains: "Le péché, je ne l'aurais pas connu, sinon par la Loi; parce qu'en dehors de la Loi, le péché est mort" (VII, 7-8.) qu'il fera suivre, en cette écriture dont les barres de t s'arabisent, d'un simple: "Songez à ce que nous nous devons" tombant au bas d'une lettre signée F., paraphe lapidaire auquel ses conquêtes prêtent également valeur d'emblème ou d'hommage (miroir obligeamment tendu à leur sexe qu'il figure ou, sous le ciel ébouriffé des saisons, flaque qu'on enjambe après l'averse en y accrochant le reflet fugitif de son intimité), puis, dûment cacheté, le billet ira quérir sa réponse sous la main de la bergère trouble mais Firmont, cette fois, observera un silence de dix jours (délai profitable aux mauvaises pensées de sa correspondante en cette serre de désir et d'indécision où elle l'attend) puis, l'échéance venue, acceptera le souper d'onze heures au sortir duquel, sans que beaucoup de paroles aient été échangées, il relèvera les cheveux de la convertie très haut sur sa nuque, poussera la jupe plissée grise vers la demipénombre propice du cabinet de toilette et, l'ayant dénudée en la malmenant un peu, lui redira qu'elle ne se trouve ici que pour des raisons très habituelles, que c'est un privilège que de savoir enjamber les frontières de l'interdit populaire, qu'il y va d'une certaine royauté, d'un certain absolu du plaisir, et qu'elle pourrait, après, exiger qu'il l'essuyât avec un gant d'hermine mais ne sera nullement autorisée à garder par-devers soi les périssables productions de son corps: qu'il attend donc son bon vouloir afin que, toute honte exprimée et recueillie, la leçon de maquillage puisse commencer.

Oui, il y aura tout cela et plus d'ici la prochaine lune; mais la boue se goûte comme une confiture opulente et rare et, de l'esprit aux lèvres, ces quelque dix jours de réflexion n'éloigneront pas les deux convives mais, par l'idée travaillée de l'outrage et du fard promis, les lieront plus malheureusement encore: c'est pourquoi, se levant et tendant la main à l'élue des prochaines saturnales du limon, Firmont prend congé et s'éloigne en longeant la Seine vers le Pont-Neuf et, au delà, vers Rouen où règnent tapies d'autres amies de pierre, d'autres gargouilles béant parmi les élanement de dentelle gothique qui déchiquettent les nues, rehaut d'une ville où il ferait bon, un vendredi soir sous une pluie fine et grise, raccompagner une pénitente et la prendre dans on ne sait quelle anfractuosité du monde, aux abords dolents de la rue Saint-Romain, là où les étreintes s'offusquent de ce qu'on arrache aux fenêtres leur voile léger, là où l'orgue se découvre droit de cité, là où le fleuve rêve une ultime fois d'inverser son cours, là où, d'un coup, Firmont aimerait pouvoir se murer en un genre de silence vieilli, mais il faudrait pour cela que le calendrier en fût à son automne et ce n'est encore, à l'heure présente, que le vingt-neuvième soir de mars qui s'avance; et puis (changement tout aussi soudain d'humeur) Paris, ville facile, offre encore suffisamment de cérémonials et de luxueux silence sous ses jupesplissées grises, à l'ombre des tours de Notre-Dame, cette hautaine régente établie dès 1163 sur l'aire d'une ancienne basilique mérovingienne elle-même substituée à un temple païen que notre héros continue, à sa manière hallucinée, d'honorer.

(à suivre)

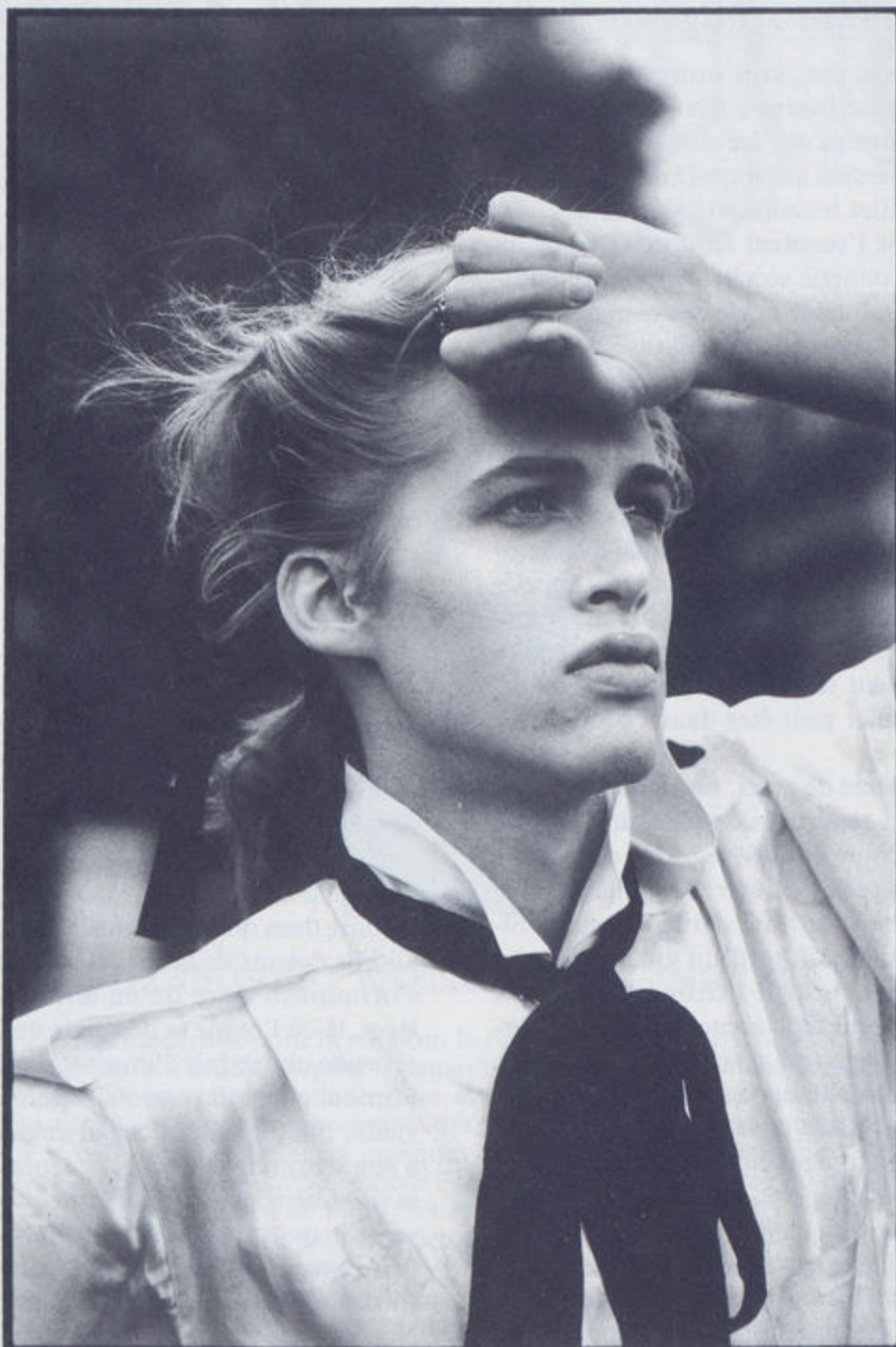
NARCISSES

LES ANDROGYNES ROMANTIQUES

L'AGE DU ROCK PEUT TRAVERSER DIFFÉRENTS STADES. PIRATES, BAT-CAVE, ROMANTIQUES. À PARIS, LA REGENCE, UNE FOIS PAR SEMAINE À L'OPERA NIGHT, LE VENDREDI, EST LE RENDEZ-VOUS DES NARCISSES. INFLUENCES : LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE ET LA DANSE MUSIC.

PHOTOS JEAN-CLAUDE LAGRÈZE

TEXTES EXTRAITS DE LA CANTATE DU NARCISSE
DE PAUL VALÉRY [ED. POÉSIES/GALLIMARD]

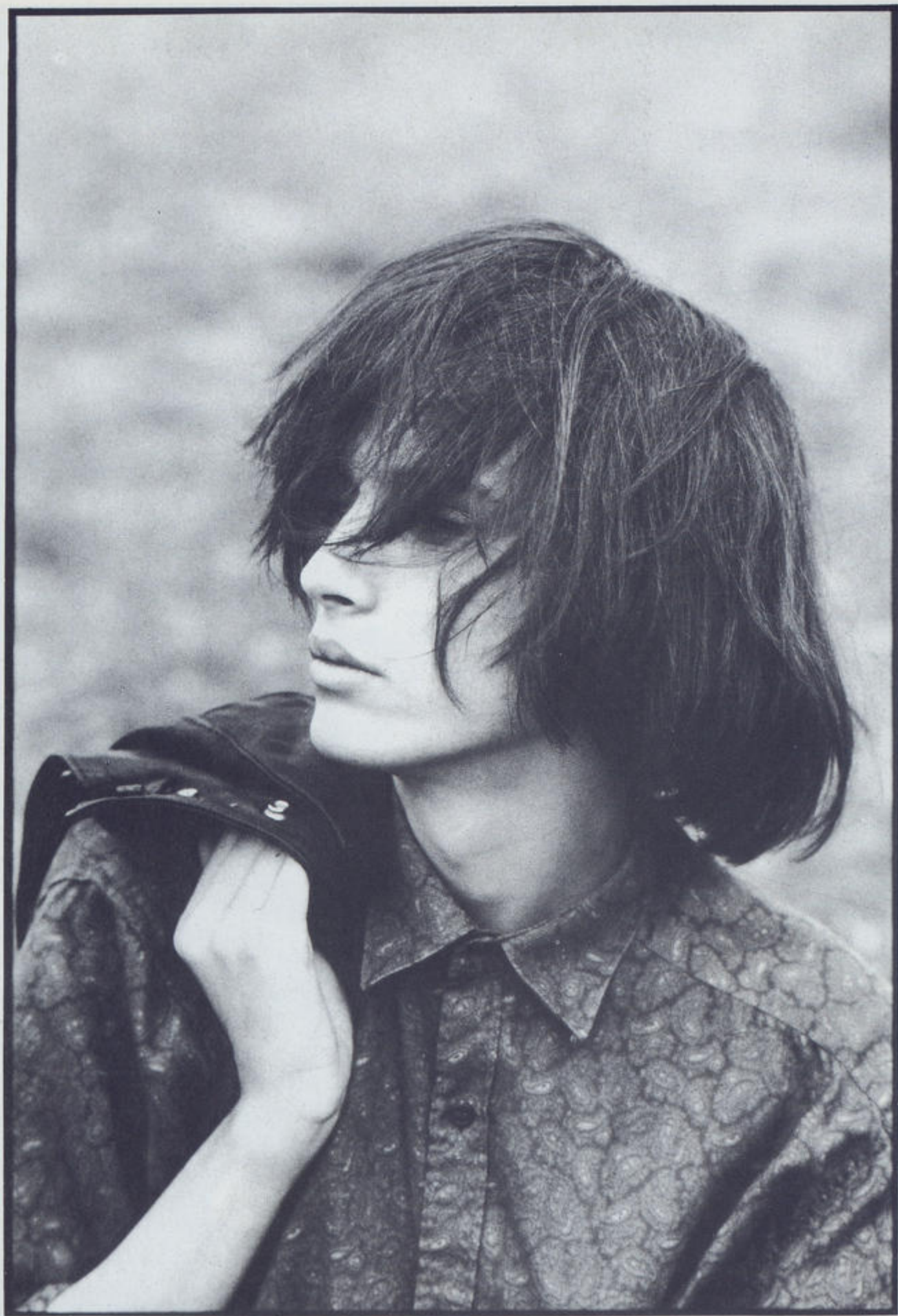


Que tu brilles enfin, terme pur de ma course!

*Ce soir, comme d'un cerf, la fuite vers la source
Ne cesse qu'il ne tombe au milieu des roseaux,
Ma soif me vient abattre au bord même des eaux.*



Rêvez, rêvez de moi!... Sans vous, belles fontaines,
Ma beauté, ma douleur, me seraient incertaines.
Je chercherais en vain ce que j'ai de plus cher,
Sa tendresse confuse étonnerait ma chair,
Et mes tristes regards, ignorants de mes charmes,
A d'autres que moi-même adresseraient leurs larmes...



*Mais que ta bouche est belle en ce muet blasphème!
O semblable!... Et pourtant plus parfait que moi-même,
Éphémère immortel, si clair devant mes yeux,
Pâles membres de perle, et ces cheveux soyeux,
Faut-il qu'à peine aimés, l'ombre les obscurcisse,
Et que la nuit déjà nous divise, ô Narcisse,
Et glisse entre nous deux le fer qui coupe un fruit!*



*Adieu... Sens-tu frémir mille flottants adieux?
Bientôt va frissonner le désordre des ombres!
L'arbre aveugle vers l'arbre étend ses membres sombres,
Et cherche affreusement l'arbre qui disparaît...
Mon âme ainsi se perd dans sa sombre forêt,
Où la puissance échappe à ses formes suprêmes...
L'âme, l'âme aux yeux noirs, touche aux ténèbres mêmes,
Elle se fait immense et ne rencontre rien...
Entre la mort et soi, quel regard est le sien!*



TOO MUCH !
Rock'n'roll beat
Contorsion/EM Dis

Sorti indemne, ou presque, du crash d'une machine infernale du nom de W.C.3 (à trois dans les W.C.), Eric a commencé à rassembler une mécanique plus effroyable encore : deux guitaristes ennemis aux riffs mortels, un bassiste infernal et rampant. Ce premier album, maudit avant d'être enregistré, défigure 1969 des Stooges et *Ballroom Blitz*, des Sweet. Pochette du plus pur style bis : influence catacombes / bandes dessinées.

THE BONAPARTES

Welcome to the Isle of Dogs
Garage-Contorsion/EM-Dis

Est-ce le massacre des arméniens ou cette presque île dans le east end londonien qui les inspire? Enfin un excellent disque dans le "rock français". Il émane du plus anglais de nos groupes parisiens. Cet album témoigne de l'extrême créativité de certains musiciens français depuis deux ans (Jad Wio, Complot Brunswick, Môme Rath...) et de leur éveil à une ambition compétitive hors frontières. S'il existe un rock "Empire-Pré raphaélite", ils en sont et touchent à tous les styles : du rock traditionnel au néo-psychédéisme avec le même bonheur. Raffinement et dandysme se sont collés à un son puissant et froid, démarque qu'on ne connaissait qu'aux seuls anglais. Comme la pochette, ce disque est un collage de références. Du lyrisme impérial. P.R.

P.I.L.
Album
Virgin

Malgré sa participation à *World Destruction* avec Afrikaa Bambaataa, archétype d'un punk/funk mix réussi, John Lydon poursuit les mêmes chimères et pratique la même provocation gratuite qu'aux premiers jours de P.I.L. Seul *Rise* tube potentiel, nous rappelle le son Material et la présence de Bill Laswell. Minimal concept pour une mécanique bien huilée mais qui débouche sur rien. Et c'est bien normal : no future Johnny...

BIKINI

Docteur Soul
Cocktail/Madrigal

Ils étaient mods et admiraient les Jam et, de fait, ont suivi le même itinéraire que Paul Weller avec Style Council. Les choses ont changé, comme ils l'avaient en face B et *Docteur Soul* témoigne de cette volonté de modernité qui fait cruellement défaut à tant de groupes français. la dance music en v.f. O.C.



PRINCE AND THE NEW POWER GENERATION

Kiss Paisley Park/W.E.A.

On l'attendait au tournant, il réussit à surprendre. Extrait de l'album *Parade*, Kiss est le produit 86 de la prince family et les puristes y verront un retour aux sources funk qui caractérisaient ses premières productions (*For You*, *Soft and Wet*). Il nous rappelle que dans les années 70, il n'y avait pas seulement Dylan ou Hendrix mais aussi Sly Stone et Curtis Mayfield.

THE TEMPTATIONS

Do you really love your baby
Motown/R.C.A.

L'éternel retour, sous la houlette inspirée de Marcus Miller de ce groupe magique, vieux de vingt ans. Intro à capella, basse "slapante", c'est toute la nostalgie Motown qui revient... avec le son des années 80.

LIONEL RICHIE

Say you, say me Motown/R.C.A.
Meilleure ballade depuis *Rock me Tonight* (de Freddie Jackson), une nouvelle preuve, s'il en était besoin, du talent de compositeur de Lionel, ex Commodores et maintenant, megastar-solo. Une voix de velours...noir.

BERNARD WRIGHT

Who do you love Manhattan/E.M.I.
Toujours aussi cool, "Mr Wright" frappe un grand coup avec ce tube calibré F.M. et clubs. Tout est là : le beat, la mélodie et la ligne claire du chant. Un style élégant et décontracté; It's all (W) right.

EL DEBARGE WITH DEBARGE

You Wear it Well Gordy/Motown/R.C.A.
John Morales et Sergio Munzibai, super mixers made in U.S.A., offrent un lifting impeccable à ce morceau extrait de l'album *Rhythm of the Night*, catalogue des effets spéciaux musicaux ajouté au charme teenage de ces mini-Jackson.

DOUG E. FRESH AND THE GET FRESH CREW
The show Réalité Rec./Import

Un gigantesque éclat de rire, miraculeusement arrivé au sommet des charts américains. Déluge sonore qui incorpore le thème de l'Inspecteur Gadget, la Michelle des Beatles et la *human beat box* dans un rap débridé.

CHERRELLE

Saturday Love Tabu/C.B.S.
Découverte "beige" de l'année 85, elle vante d'une manière irrésistible les charmes de l'amour du samedi. Jimmy Jam et Terry Lewis, producteurs avisés de Change et de Patti Austin, servent les munitions, la Cherrelle fait le reste... très fort.

ARISTS UNITED AGAINST APARTEID

Let me see your I.D. (sun City)
Manhattan/E.M.I.

Un des morceaux de bravoure de l'album *Sun City*, concept anti apartheid de little Steven, ici, remixé à mort par Arthur Baker (9mn 49). L'entente cordiale des rockers et des rappers contre l'acceptation mensonge de *Sun City*. LISA LISA & CULT JAM (WITH FULL FORCE)
Can you feel the beat C.B.S.
La voix enfantine de Lisa Lisa s'affirme comme un style après le hit *I wonder if I take you home*. Passé à la moulinette de tous les remix, il se fredonne néanmoins avec une facilité désarmante.

SHAKATAK

City- Rhythm Polydor
Pilier du funk-pop anglais, ce groupe controversé mais toujours égal à lui-même attaque avec ses deux atouts : sens de la mélodie et professionnalisme sans faille. On peut se laisser séduire sans scrupules.

TAKA BOOM

Midle of the Night Polydor
La petite sœur de Chaka Khan mais son sourire fait penser à Bette Midler. F.M. high energy qui ne marquera peut-être pas l'histoire mais fera passer un bon moment aux amateurs. A suivre...



THE LEGENDARY PINK DOTS

Asylum
Play it again Sam

Créant une musique simple et mélodique, on pourrait les classer dans la pop. Mais voilà, ces magiciens synthétiques évoquent un moyen-âge électronique et se transforment en orchestre de chambre onirique. Anglais, ils élaborent un univers trouble, inquiet et atmosphérique, à la manière de ces contes qui finissent toujours mal avec, en contrepoint, la naïveté perverse des nursery rhymes. Aboutissement de quatre albums indispensables à l'amateur (*Brighter Now*, *Curse*, *Face in the Fire*, *The Tower*), ce double 33T *Asylum* est conçu comme un petit *Opéra de Quat' Sous* où l'on retrouve ces arrangements raffinés, ces textes surréalistes aux relents ésotériques mais aussi des orchestrations de cordes et un symphonisme désuet. on pensera à Kurt Weill qui aurait rencontré les Residents sous le haut patronage de Syd Barrett. Pour leur démarche, on les assimile tantôt à la scène industrielle, aux néo-psychédéliques ou à des progressistes attardés. Leur univers methaphysico-schizophrène rappelle la lecture de Gormen Ghost de Merwyn Peake ou Lewis Carroll. Leur leader-chanteur, Edward K. Aspel vient, par ailleurs, de commettre deux albums solo où il laisse libre cours à son inspiration. On y retrouve l'univers des mondes parallèles du groupe mais, plus encore, les orchestrations inattendues d'*Asylum* et le minimalisme intime qui sied à ses productions en chambre. (*Eyes! China doll* Play it again Sam - *Cheek! China doll* Boudisque) P.R.

DEAD CAN DANCE

Spleen and Ideal
4 AD/Beggar's Banquet



Si vous ne supportez plus le tumulte aniant, ce deuxième album de nos australiens paraît indispensable. Ils pratiquent un univers gothico-onirique et viennent de délaisser l'instrumentation rock pour un orchestre de chambre synthético-ethnique qui comprend cordes, trombones, ténor, timbales, synthés et d'étranges instruments médiévaux chinois tel le Yang c'hin. Réduit à l'état de duo, le couple Gerrard et Brendan Perry semble avoir trouvé sa voie à travers les grands espaces sonores qu'ils explorent depuis trois ans. Le concept tourne autour des deux clés baudelairiennes du symbolisme/décadentisme fin XIX^e : spleen et idéal. A la fois sophistiqué et sauvage, cet album possède la beauté impossible et chargée des peintures de Gustave Moreau. Emotion, extase sont au rendez-vous de ce chef d'œuvre. P.R.

MUSIQUE CHRONIQUE



THE BUTTHOLE SURFERS

Another Man's Sac
Fundamental Music/Red Rhino

Ces cinq texans ont les enfants terribles de la nouvelle génération "noisy". Ils renouvellent et réinventent la scène underground américaine par ses racines expérimentales californiennes entre le West Coast Pop-Art Experimental Band et Chrome (pour la touche métallique). Freaks à l'extrême, leur rock est sale, graveleux et part dans toutes les directions : hardcore, psyché/garage, industriel/punk. Avec cette étincelle de furie, ils lament vos oreilles avec des larses mélodiques, des voix saturées dans une folie quasi tribale. Héritiers des grandes gueules dégluties de l'Amérique, Captain Beefheart, Père Ubu, The Fugs, ils apportent un peu de chaos dans la monotonie du rock eighties à la manière des bordéliques The Fall ou Membranes. P.R.

FINE YOUNG CANNIBALS

First L.P.

London/Barclay

Ce très encourageant premier album va éclairer les (nombreux) fans de *Johnny come home* sur le potentiel pop/swing de ce groupe ici produit par Robin Millar. On y retrouve Saxa, le sax septuagénaire du Beat, ce groupe qui amena une note de couleur (le mauve) dans une musique noire et blanche (le ska). La seule suspicion qu'on pourrait avoir serait la présence de Jimmy Somerville qui fait les backing vocals sur *Suspicious Mind*, de Presley, dont le remix, en maxi, est un véritable chef d'œuvre. O.C.

RUBEN BLADES

Escenas

Elektra/W.E.A.

Si Ruben Blades est définitivement latin, il a, cependant d'autres ressources que la salsa. En effet, peu de salseros peuvent se vanter s'enregistrer avec Joë Jackson et Linda Ronstadt. Le résultat est brillant : plus méditerranéen que franchement tropical. Ruben dose habilement son message engagé, ses racines panaméennes et ses influences U.S. Plus que musicien, personnalité marquante, Ruben Blades, Fela panaméen, caresse le même espoir : devenir le Président de son pays...

SECONDE CHAMBRE

Lord Brain

Divine/Madrigal

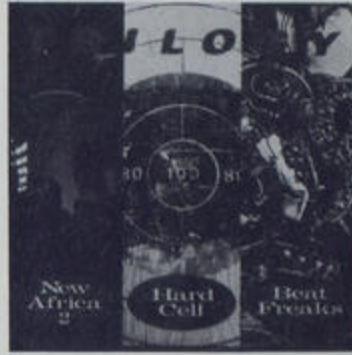
D'après Gurdjieff, la première chambre contient le visible et le matériel, et la seconde les émotions (forte). Seconde Chambre, groupe d'Angers non sans rapports avec Complot Brunswick, mêle rage, douceur (angevine!) et poésie alternativement. Au détour d'un larsen distordu, vous surprenez une guitare acoustique, et, après des voix agonisantes, une langue de rêve. Pourtant ils ne chantent pas l'amour : plutôt la trajectoire de ceux qui se croisent sans se rencontrer. Seconde Chambre n'a pas plus confiance en lui qu'en l'avenir mais cet album/révélation comprend un titre : *Ton regard*, qui impose le respect. T.B.



PHOTO ALAIN DISTER

LAURIE ANDERSON, *Home Of The Brave*, W.E.A.

Qu'est ce qui est plus macho? Laurie ou l'ananas? On est en droit de se poser la question après *Smoke Rings*, morceau d'ouverture de ce volcanique pavé que cette "star involontaire" jette à la face ébahie de ses admirateurs, mal remis de *Mr Heartbreak*. *Language is a Virus*, nous dit-elle, tout en dénonçant la folie de l'image désynchronisée de la vie qu'est la télévision : si elle rêve en couleurs (*Talk Normal*), cela ne l'empêche pas de cauchemarder sur le vedettariat représenté par l'image terrifiante d'une poignée de héros du tube cathodique rassemblés sur une île déserte "avec une vue magnifique... que nul ne peut voir". William Burroughs fournit le désormais traditionnel "échantillon vocal" sur *Late Show*, ou sa voix, ralentie, accélérée, trafiquée bat au rythme du cœur humain ou mécanique. Les textes de Laurie Anderson font penser à l'écriture automatique pronée par les surréalistes et modernisée par ce stream of consciousness qu'est le cut-up. Les images s'entrechoquent et se contredisent, l'anonymat est devenu partie intégrante du star-system : c'est le monde des simulacres de Philip K. Dick où un inconnu la croise dans Soho et la prend pour un clone d'elle-même (*Talk Normal*). C'est le théâtre des images immobiles, le voyage en arrière de l'esprit dans le temps, symbolisé par le passage au travers de ronds de fumée parfaits soufflés par Frank Sinatra, version modernisée du miroir d'Alice. A la fois petite fille, quand elle évoque son père, et déesse intemporelle dans le naïf *Back to the Future*, elle est la reine d'une partie d'échecs qu'elle joue avec elle-même. Ces dérivés de l'intellect exposent une féminité meurtrie mais combative, Laurie Anderson se bat avec ses armes : intelligence, subtilité, mystère. Chef d'orchestre d'une pléiade de virtuoses (Bill Laswell, bien sur, mais aussi Nile Rodgers, Dolette Mc Donald, Daniel Ponce et Tawatha Agee), elle dirige sa Symphonie du Nouveau Monde, version "hip" du rêve américain, l'utopie éternelle des pionniers, du *Home of the Brave*. O.C. & Ph. D. (Davantage sur Laurie Anderson dans le prochain numéro de l'EQUERRE)



TRILOGY

Compilation 3 disques

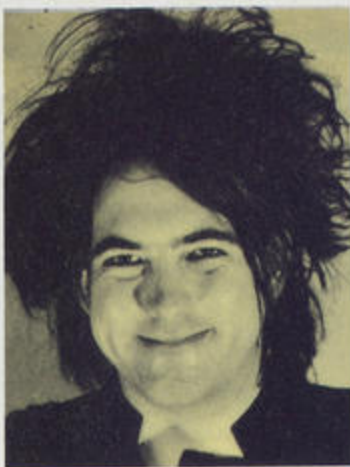
Superbe triple pochette découvrant la vision de la musique moderne selon un label toujours à la pointe de la créativité. Apers un itinéraire erratique, de Virgin Prunes aux Last Poets avec l'ombre de Bill Laswell aux commandes de ce gigantesque melting pot des rythmes du monde entier, ce label conceptualise sa démarche et nous propose trois volets : *New Africa 2*, *Hard Cell* et *Beat Freaks* consacrés respectivement à l'Afrique, au rock acide et au hip hop.

Fela, Touré Kounda, Manu Dibango et Deadline nous présentent une Afrique électrique qui concilie tradition et dancefloor. Foday Musa Suso, grand griot joueur de kora rencontre le D.X.7 d'Herbie Hancock, Manu Dibango nous plonge dans une jungle humide hantée par d'étranges bruits, Fela, toujours égal à lui-même est curieusement représenté par deux anciens morceaux qui ne doivent rien à la Material Organisation et enfin, Touré Kounda, le combo sénégalais fixé à Paris, devenus stars internationales.

La grande surprise de *Hard Cell* et peut-être la seule est le toast de Lightnin' Rod alias le Last Poet Jalaluddin Mansur Nuriddin sur un Jimmy Hendrix remixé : *Doriella Du Fontaine*. Ce blues déchaîne accompagné d'une fable sociale fut un des détonateurs de l'explosion hip hop. Les autres morceaux représentent les essais les plus extrémistes de Bill Laswell en matière de musique industrielle : 1984 (qui n'est pas celui des Eurythmics) montre sa fascination pour des sons métalliques tout en gardant un beat dansant et déshumanisé. Restent les Golden Palominos, le groupe du batteur Anton Fier, sorte de super-session de la crème de la new wave californienne. Avec John Lydon et son *World Destruction*, ils sont les seuls artistes blancs présents sur cette trilogie.

S'il faut chercher un point commun aux morceaux qui composent *Beat Freaks*, ce serait New York ou plutôt le Bronx, berceau du hip hop comme le rappelle D. ST dans le rap d'ouverture : *Home of Hip Hop*. *Get Movin'* présente les Last Poets, le groupe mythique des années 70 sans l'ambiance minimaliste-basse-percussion qui caractérisait leurs premiers albums mais avec l'humour grinçant auquel ils nous ont habitués.

Les grands classiques électro sont aussi présents : le fameux *Wildstyle*, un des premiers rap multilingues, *Change the Beat*, en version française, par B-Side, et, pour clore le tout, le megamix de D.ST, *Why is it Fresh*, morceau de bravoure du scratch incorporant des extraits de la production maison. O.C.



HIT PARADE

Ces groupes ont été cités par les lectrices et lecteurs du n°2 de l'EQUERRE : Spécial The Cure.

- 1 The Cure
- 2 Joy Division
- 3 Siouxsie and the Banshees
- 4 Simple Minds
- 5 Marc Seberg
- 6 U 2 Virgin Prunes
- 7 Bauhaus, The Stranglers
- 8 The Smiths
- 9 New Order
- 10 Cocteau Twins, Echo and the Bunnymen, Sisters of Mercy
- 11 Big Country
- 12 Minimal Compact, Tears for Fears
- 13 Tuxedomoon
- 14 D.A.F., Fra Lippo Lippi, Madness, Tanit
- 15 Clash, Talking Heads
- 16 The Cult, Depeche Mode, Kas Product
- 17 Killing Joke, X-Mal Deutschland
- 18 B 52, Chameleons, Christian Death, Cramps, Colourfield, Daga, Japan, Mecano, Orchestre Rouge, R.E.M.
- 19 Bonapartes, Berurier Noir, Communards, Dal's Car, Dead Kennedys, Einstürzende Neubauten, End of Data, Everything but the Girl, Jad Wia, Lloyd Cole and the Communications, Lords of the New Church, Marquis de Sade, Opposition, PLL, Propaganda, Sade, Sex Pistols, T.C. Matin, Trisomie 21
- 20 David Bowie, Complot Brunswick, The Damned, Die Form, Front 242, Flus, Serge Gainsbourg, Generation X, Matt Bianco, March Violets, Oberkampf, O.M.D., The Pogues, The Psychedelic Furs, Rita Mitsouko, Siglo XX, Spear of Destiny, La Souris Déglingue, The Style Council, Taxi Girl, Wall of Voodoo
- 21 Anne Clark, Bach (Jean-Sébastien), Baroque Bordello, Blurt, Brigades Internationales, Cabaret Voltaire, China Crisis, Clair Obscur, Chris Isaak, Dead or Alive, Dany's Midnight Runner, Die Bunkers, Exploited, Gene Loves Jezebel, The Glove, Howard Jones, Indochine, The Jam, Lucrante Milk, Monochrome Set, New Model Army, Nick Cave, Nina Hagen, Pale Fountains, Paul Young, The Police, Redskins, Sex Gang Children, Skeletal Family, S.P.K., Stephan Eicher, Ultravox, Wire, Warum Joe
- 22 Alien Sex Fiend, Altered Images, Arcadia, Art of Noise, Belfegore, The Blisters, Blow Monkeys, L.Y. Beethoven, Bon Jovi, Bushido, Burial Party, Cab Calloway, Certain General, Chesterfield Kings, Culture Club, Danse Macabre, Daizabao, Dead can Dance, Dear Death Experience, Devo, Doc & The Medics, Dream Academy, Durutti Column, Etron Fou-Ladoul, Eurythmics, Fed Gadget, The Fall, Green on Red, Paul Haig, Richard Hell, Iggy Pop, In the Nursery, Jeffrey Lee Pierce, Jimmy Somerville, Kosmonauten Traum, Unties and Collectors, The Legendary Pink Dots, Lait Motif, Level 42, Living in Texas, Long Riders, Lotus Eaters, Love & Rockets, Ludwig Von G. Mäbler, Les Maitres, Malasia, Meat of Youth, Meteors, Thelonic Monk, W.A. Mozart, Newton Neurotics, Nocturnal Emission, Klaus Nomi, Nuclear Device, Persona non Grata, Der Plan, Popularity of Stars, Portion Control, Prosa, Rattids, M. Ravel, Giorgio Reinhard, Red Hot Chili Pepper, The Residents, Rubella Ballet, Shinkansen, Sin and Sacrifice, Some Holiday, The Sound, Specimen, Starbucker, Stray Cats, Talk Talk, Tangerine Dream, Les Taxis de la Marine, The Television, Test Department, Tones on Tail, Alan Vega, Vercors, Violent Femmes, Washington Dead Cats, Working Week, X.T.C., Xymox, 93 Current 93.

POUR L'AMOUR DE CURE

Je tombe en cascades de ténèbres, je bleu électrique dans le noir, je délire psychiatrique dans la piscine souterraine, les yeux tachés d'encre de poule et de vrai sang. Mon cœur est inondé de sérénité, tel un poisson bleu nageant dans les ondes glacées des marbres antiques alors que ma tête explose et brûle : je me consume devant Robert Smith et The Cure, le beau ténébreux.

Virginie Bagnost
78120 Rambouillet

The Cure : des grains de sable qui tombent comme du soleil sur une table de jeu en velours noir. Quelque part, la fumée d'une cigarette...

Johanna Siméant
13920 St-Mitre

The Cure a réussi à faire du commercial sans tomber dans le commercial qui craint. La voix de Robert Smith est celle d'un homme qui souffre, qui ressent mal notre société et sa voix est belle et profonde.

Jean-Luc Bilot
78270 Bonnières/Seine

The Cure, pourquoi j'aime ça, c'est dur pour ma pomme car c'est un peu indéfinissable : j'écoute, je frémis, je délire, je craque... de plus, le monde des rêves est quelque chose de très important pour moi...

Muriel Chevrier
92290 Chatenay-Malabry

The Cure peut être hyper cool (Funeral Party) ou super rythmé (Object), c'est un groupe qui varie, et c'est ce que j'apprécie. De plus leurs paroles signifient quelque chose et leur musique est incomparable.

Emmanuel Poulain
30000 Nîmes

Avant, j'écouterai de la new-wave fun, comme tous les jeunes de mon âge, et puis, quand j'ai entendu The Cure (In Between Days, j'ai craqué; non parce qu'ils sont beaux mais parce que ça me plaît... et parce que, lorsque Robert Smith chante, il ne gueule pas, il chante doucement et j'ai l'impression d'être dans un autre pays, dans un autre monde : le monde du silence, de l'incertitude et de la naïveté. Robert Smith a raison lorsqu'il dit que c'est bien d'être un enfant car un enfant c'est naïf. J'avais moins de soucis lorsque je ne savais rien...

Violetta Cvejic
93380 Pierrefitte



J'aime The Cure car leurs chansons parlent du sang, du froid, de la mort... et j'adore ça!

Sandrine Lorenzo
91270 Vigneux

The Cure, avec sa musique, (la seule) qui me fait vibrer et frissonner et ses paroles recherchées, poétiques et déchirées.

Arielle Dolphin
80000 Amiens

The Cure et son atmosphère tourmentée, incarnée par Robert Smith, mélange d'Hitchcock et de Baudelaire. Smith, personnage hanté par la mort, le sang, le néant... musique et paroles sont un véritable univers fluide, en quête d'espoir.

Véronique Halbout
88460 Docelles

The Cure est un phénomène, un monument musical exceptionnel. Depuis dix ans ils sont là et depuis presque cinq ans, je les admire. Ce qui m'a le plus touché, c'est la voix froide (voire

glaciale) de Robert Smith qui est aussi profonde que sublime.

Fabienne Le Vigouroux
56170 Quiberon

Robert Smith est un maître en matière de délire musical; quand on traduit ses paroles, on comprend que c'est un mec qui est toujours en transes et qui voudrait être dans un univers meilleur.

Philippe Connan
93270 Sevran

...Mais parlons des trois derniers : The Top, le Live et The Head on the Door. The

Cure est une fête, danse et champagne pour tout le monde avec un petit spleen pour donner à ces dandies la juste dose de gravité romantique qui fait les grands séducteurs. Contraste flagrant, un Live terriblement puriste, juste de ton mais aux fastes très minimalisés, on revient à un rock bigarré, bariolé, fantaisiste, de la veine The Top, une veine beaucoup mieux exploitée : The Top a un côté bric-à-brac sonore qui fait tout son charme. Avec The Head, le dédicé : il a trouvé le régal complet. Auparavant, on avait du Cure agrémenté de petites joailleries sonores autant qu'exotiques mais là, chaque morceau a sa propre personnalité. Claviers narquois et légers, guitares triomphantes, il dérive vers des horizons hispaniques ou des décors orientaux. Cet album est radio-actif et vous imprègne de ses basses cafardeuses, morbides, c'est un peu le "quai des suicides".

Eric Rey
34340 Marseillan

On pourrait se demander quel Smith on préfère car, sur chaque album, le son, le style et le propos sont différents... et on se dira (à la sortie d'un album) "Voilà un Cure" et non "en voilà un autre".

Carlo Galimberti
78670 Villennes

L'EQUERRE ET SON TEST

Je tenais à vous écrire pour saluer votre journal dont j'ai attendu le numéro 2 avec impatience... ces pages qui informent avec art et subtilité, délicatesse des descriptions, beauté des photos, sobriété de la mise en page (vive le noir et blanc)... Alors bravo pour le test car vous m'avez bien cernée! Une dominante profonde avec un soupçon de romantisme et une pincée de fun, évoluant de l'un à l'autre au gré des jours et des humeurs; c'est ce qui fait la richesse des mouvements de mode à l'heure actuelle.

Bénédicte Guenet
69007 Lyon

Enfin un journal qui ne parle pas de toutes ces niaiseries sans corps ni âme destinées à gaver le bon peuple de sons débiles...

Christophe Chavot
69210 Lentilly

Enfin une nouvelle presse française. Bien faite, moderne, rock, branchée, bref, digne de ses confrères anglo-saxons : alliant l'actualité du N.M.E., les photos à la The Face et le bon branché bien de chez nous.

Jean-Pascal Braud
78150 Le Chesnay

Après avoir fait votre test, je ne suis dans aucune catégorie totalement. Je me partage entre Profond, Fun et Intellectuel-Dansant. Je ne suis pas contre les qualifications, ça aide à se situer et, dans ce sens, votre test est intéressant... Cela fait dix huit ans que j'écoute de la musique et mon genre préféré se situe parmi les groupes suivants : Bob Dylan, The Doors, Ry Cooder, Grateful Dead, Flying Burrito Brothers, Van Morrison et aussi Elvis Costello, The Cure (surtout Seventeen Seconds), Long Ryders, Blasters, Green on Red. J'apprécie aussi le noir et blanc de vos rubriques livres et disques : c'est facile à lire et c'est esthétique en comparaison de la nouvelle évolution des journaux rock "classiques" qui est certes tapageuse mais pas plaisante à lire. Keep on rockin'!

Philippe Cattiau
75014 Paris

Afin de rompre mon fameux dilemme "incompris ou corif", je me lance dans votre test... Attention, Ding, Dong, l'heure du verdict. Ah! ça y est. Je m'aime. Je suis un profond! Tout s'explique à présent, le titre ne me plaisait pas. Normal, je suis un profond, les p'tits gars...

Patrick Simon
14740 Bretteville

Merci, merci d'avoir donné un nom à ce que j'étais depuis longtemps et d'avoir expliqué à mes amis qui n'y comprennent rien, ce que je représentais ici-bas. En fait, mes amis avaient peur que je réponde selon ce que je voulais être et ont répondu à ma place. En regardant les posters de Bauhaus, Joy Div., The Cure "ante 83" et Siouxsie à mes murs, en voyant l'éternelle bouteille de vodka posée sur ma table de nuit en simili marbre (les néo-romantiques post-industriels rîent jamais les moyens), à côté de ma collection de livres de Jean Cocteau. Un N.M.E. traînait par terre et, sur la cassette, la voix plaintive de Robert le Ténébreux...

Pascale Ripoll
59000 Lille



Malgré l'absence de nuance, apanage des bons tests du Figaro, je trouve le TESTÉQUERRE plein de bons points et de vérités. Par contre, il est vrai que, dans la famille Destroy (dont je recherche toujours la fille...), on lit beaucoup de fanzines alors que la famille Profonde (dont je suis le fils), on en fabrique beaucoup. Je suis donc un acharné rédacteur et je me bats pour imposer aux sinistres mortels, qui, vaguement m'enviennent, une musique plus poétique, une poésie plus vicieuse et un vice plus fou.

Philippe Polinori
45200 Montargis

Tiens, un test! Enfin un qui nous propose autre chose que de connaître l'étendue de notre libido ou le dernier stress à la mode... Quelle est ma new-wave?... Profond? qu'est-ce qu'ils veulent dire par là? Profond comme les entrailles de la terre, comme la nuit, comme l'émotion qui chavire doucement mon cœur écorché lorsque Béla Lugosi dit adieu à la vie, salué par Bauhaus, lorsque Robert Smith, offrant ses larmes à l'autel du jour naissant gémit *Is It Always Like This?* Peut-être est-ce là ma famille, celle qui ne me renierait pas à cause de mes cheveux dressés... Depuis presque quatre ans j'idolâtre littéralement *Siamese Twins*. Dès la première écoute, cette musique fait partie de moi. J'adore *A Forrest*, tout l'album *Faith*, *Kyoto Song*, *Charlotte Sometimes*. Je les écoute pour exorciser mes propres peurs, mes propres blessures car elles leur ressemblent. J'aime aussi écouter de temps en temps des chansons plus speed, lorsque ma tête est en délire "amusement"...

Isabelle Gazan
92220 Bagneux

LA NEW WAVE

Fidèle à mes trois options, mes groupes favoris sont Joy Division, The Cure et Trisomie 21 ainsi que tous ceux qui, dans le même esprit créent des ambiances morbides, torturées, violentes ou délirantes. Depuis Fun Boy 3 et Aztec Camera (1^{er} L.P.) j'ai été séduit par le côté acoustique ou jazzy contrastant nettement avec la froideur de certains groupes...

Vincent Huet
72600 Mamers

J'adore les groupes de new-wave profonde pour la mélancolie, la noirceur de leurs musiques et de leurs textes. Ce sont des groupes qui ont quelque chose à faire passer, les poètes de nos années.

Michaël Courrouyan
33260 La Teste

Merci à vous tous de m'avoir fait parfois accéder aux étoiles par votre conception de la beauté égale à votre humanité rayonnante. Thanks, Ian pour *Decades*, Tuxedomoon pour *In a Manner of Speaking*, Minimal Compact pour *Invocation*, sans oublier, Robert pour ton *Charlotte Sometimes*...

Christophe Dufossé
80132 Abbeville

Je me positionne sur la new-wave profonde qui restera le meilleur délire musical pour décoller au dessus de son enveloppe corporelle même quand celle-ci ne sera plus qu'un souvenir dans les archives de la mode.

Hélène Le Guyader
29000 Quimper

Pourquoi : le refus, le coté froid, le stress, la révolte, la foi, la pêche agressive du punk, la chute, la mort, le vide. Passion de la folie, du déchirement, de l'amour, des gens ayant du caractère (utopie de la vérité du monde), du simple, du déshérité.

Olivier Gai
94400 Vitry

Ce style de musique correspond tout à fait à notre tempérament (ma sœur Audrey et moi), notre façon de vivre, notre mode de vie, notre caractère très froid. Ma vision du monde est très sombre, très noire mais je m'écarte au maximum dans mon Paradis imaginaire fait des rêves, de phantasmes et d'illusions...

Thierry Lecollaire
83087 Toulon

La musique, art infini, forme un tout indivisible et uni même dans ses différences... gardons au fond de notre cœur et toujours, celles qui nous ont fait rencontrer l'accord parfait des sons avec nous même vers une communion absolue. Au delà des mots, il existe une réelle osmose qui nous déchire langoureusement par des sentiments contradictoires. Fermons les yeux et laissons s'infiltrer peu à peu notre véritable vision intérieure dénuée de toute influence extérieure (*Isolation* : Joy Division), rien n'existe plus que cette fluidité de cette réalité dont rien ne peut nous blesser (*All Cats Are Grey*, The Cure). Ce long souffle chaud qui nous enveloppe et nous entraîne vers la folie d'un voyage que nous allons commencer (*Voyageur*, Baroque Bordello). L'intensité de ce regard intérieur nous fait apparaître tels que nous sommes et non ce que nous affichons automatiquement (Personnalités, Marc Seberg). Quel est cet épais brouillard fuyant qui nous accable sans cesse devant la magie des sons qui nous transforment? (*Decline and Fall*, Virgin Prunes). Mais regardons à l'intérieur du manteau noir, nos rêves sont pleins de couleurs, de naïvetés, d'espoirs (*Turquoise Days*, Echo and the Bunnymen)... Je veux suivre ce chemin (*You Are The Best Thing*, Style Council), je veux aussi le partager, trouver des personnes capables de le comprendre et faire à jamais partie de cette éternité (*Obsession*, Siouxsie). I'm Faith.

Sylvie Palomeras
75015 Paris

Je ne trouve pas mes mots pour définir tout ce qui m'a plu chez eux (il ne s'agit pas

uniquement de The Cure). Chacun d'eux représente pour moi plus que l'ensemble et inversement...

Olivier Janoska
72000 Le Mans

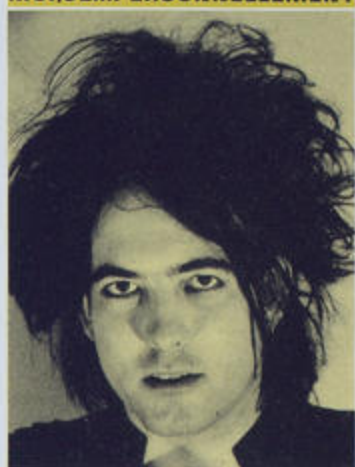
Qui ne s'est jamais laissé transporter en écoutant Fra Lippo Lippi? Qui ne s'est interrogé sur la fragilité des choses au son de la basse de Simon Gallup et, surtout, aux vibrations de la voix du maître en la matière : Robert Smith? Comment peut-on ne rien ressentir?... Il fait froid dans la tête, c'est génial.

Christian Aubin
95880 Enghien

Toute cette musique envoutante est totalement fabuleuse : quand j'écoute *Drowning Man* de Cure ou *Decades* de Joy Division, je suis comme sous hypnose, la musique m'impregne les sens et je ressens chaque accord ou chaque syllabe de Robert Smith ou d'Ian Curtis jusqu'au plus profond de moi-même. Comment résister à la voix troublante de Siouxsie, atmosphérique d'Elisabeth Fraser, à celle venue des enfers de Peter Murphy ou à celle, sublime d'Andrew Eldritch (Sisters of Mercy)? On ne peut que succomber.

Laurent Tramaux
77111 Solers

MOI, JE... PERSONNELLEMENT



Je n'écoute que de la musique européenne, tout ce qui est américain étant pour moi synonyme de vulgaire, inculte, bref, bon à mettre à la poubelle. Je suis peut-être trop sectaire mais l'Europe musicale est, pour moi, un monument.

Christophe Ramonet
35043 Rennes

Je peux m'assimiler à la plupart de ces groupes new-wave : leur état d'âme correspond un peu au mien. Angoisse, nostalgie, aspiration vers l'infini, rêves, révoltes, haine contre tous ces cons qui ne cherchent qu'à dominer le monde...

Marie-Ange La Versa
13013 Marseille

J'aime tout ce qui est bizarre, surtout la musique, tout ce qui est dingue au point d'être maso. Mais, quand j'entends mes groupes préférés, Hmmm, j'adore et je fonds...

Valérie Haren
92300 Levallois

J'aime ce qui est profond, ce qui est capable de changer notre attitude sur le champs, celle qui nous fait réfléchir.

François Floret
35100 Rennes

Ceux que je préfère, ce sont les "glaciaux", comme vous dites. Les fous, les débiles, sur scène ou dans leurs chansons, je les adore. Ils me tuent à faire cette musique aussi frissonnante.

Amélie Pages-Bordes
64000 Pau

Je hais tous les F.G.T.H. et D.Mode de la terre, ils nous volent tout! (musik, fringues...) si j'en tenais un!!

Benoît Berneron
92390 Villeneuve

Que reste-t-il du reggae, du funk, du punk, du ska, des hippies, de la new-wave, du rap, etc.? Chez moi, il en résulte un profond malaise et plein de couleurs qui, lorsqu'on les mélange, donnent du blanc... En fait, ce qui

me donne envie de vomir, ce sont souvent tous ces gens bien pensants avec leurs principes (Moral Majority). C'est en eux que je découvre la vraie perversité et non pas en écoutant la chanson de Prince sur la masturbation. Les chemins que vous avez tracés mènent où? Peut-être à la simplicité. Une chose est certaine : le blanc sera bientôt de rigueur.

Richard Pujol
42540 St Just La Pendue

Alors, j'imagine mon propre pays, où aucun pied méprisable ne s'est jamais posé, où le ciel, la terre, la végétation sont des enchantements pour nos cœurs meurtris, où celui qui n'est pas né dans un pays d'abondance mange à sa faim. Là-bas, la cupidité et la haine des hommes n'assourdisent pas l'air de ces bruits de terreur, de guerre, de tous ces bruits qui font pleurer le monde... U 2 et The Cure ont fait trembler mon cœur et mon esprit d'émotion; je ne suis pas le genre de fille hystérique, quémendant un sourire, un baiser de son idole. Non, l'émotion, les textes lyriques, poétiques, véridiques, traduisant les malaises et les petits bonheurs de la vie, priment d'abord pour moi. Tout cela, plus l'amour du chanteur, du musicien pour ce qu'il fait, la recherche de la perfection pour chaque note, chaque son, doivent transpirer de ces chansons, exploser à notre visage, entrer par tous les pores de notre peau et éclater, comme un ciel orageux, dans notre cœur. Ils sont donc venus à mon oreille, par hasard, il y a deux ans, à une période difficile de mon existence. Ils ont su me redonner l'espoir, l'espoir de tout tenter pour essayer d'améliorer cette vie, pour sortir un peu de cette médiocrité morale, physique et géographique. Je dois dire, avec honnêteté, qu'ils m'ont beaucoup aidé à évoluer, à me montrer curieuse, à chercher le pourquoi du comment, à apprécier le silence d'une maison, la beauté d'un ciel d'automne, toutes ces petites choses qui nous semblent inexistantes à force d'être ignorées.

Fadhéla Bouhired
94000 Créteil

LES CONCERTS

MARC SEBERG AU CASINO DE PARIS
Comme pour un voyage dans un imaginaire entre rêve et réalité, Marc Seberg nous offre des "ailes de verre" pour une destination vers la différence et l'originalité et vers la vraie simplicité. Des textes incroyablement intelligents (par rapport à la pauvreté quasi-générale des "auteurs-rock" actuels en France), moins percutants que ceux de Marquis de Sade mais plus poétiques et plus chauds. Une musique riche et soignée et une mélodie qui s'imprègne en vous. Quant à la voix cavernueuse, tremblante d'émotion et merveilleusement réconfortante de Philippe Pascal, elle relance une série de frissons à chaque instant et renoue avec la tradition, un peu oubliée, des voix graves.

Stephan Jomini
75003 Paris

CERTAIN GENERAL A MARSEILLE. Le V.V., un pub, rue Sainte. Pour l'instant il est tôt et la clientèle fait plutôt M.J.C. : barbes, lunettes et velours à côtes. Ça se remplit tout de même de cravates noires et de crêtes blondes... (plus tard). Ça gueule, ça s'impatiente : "Certaineuh Généraleuh!!! Ho Congue! On n'est pas au Zénithueh!!" Je hais le public marseillais! Hi Maaarseille!! Enfin les voilà. *Maximum G* démentiel. Parker lève les bras, touche la voûte, flat, il se reçoit un nuage de plâtre sur la gueule... et ça repart, c'est la folie. Mais, que vois-je? Juste devant moi? Pour un peu ça pogoterait! Rhâââh pas ça! Jusqu'où iront-ils? Ecrasée entre un pogoteur fou et un ampli qui manque de m'écraser, je guette le moment où je vais tomber dans les pommes. Le micro se débène, c'est l'hystérie, tout tangué, Parker saute sur nous, rebondit, le bassiste fait pareil, moi, je flashe totalement sur Parker Dulany, diaphane comme on n'en réussit plus. Dans le délire, je hurle "je t'aime" c'est parfait parce que personne n'entend... Hurlements. En bis : Voodoo Taxi. Sueur, larmes, fumée, gueulantes et distorsions. Voodoo Taxi quoi, le gémissement qui tue...

Johanna Siméant
13920 Saint Mitré



LES DESSOUS DE CURE

Les idiots n'ont dansé que jusqu'à l'Empire, les bouffons des feus rois n'ont plus eu qu'à attendre la Mort qui, elle, pouvait danser. Fools Dance possède son bouffon (Biddles) et son roi (Gallup). Il s'agit, en effet, d'un groupe parallèle à The Cure et que Simon Gallup a créé après avoir quitté Robert Smith après *Pornography*. Il appelle S. Curran, M. Hartley (ex Cure), I. Fuller et Tot mais cette formation succomba après quelques gigs désastreux. Fuller et Tot sont remplacés par G. Biddles et une boîte à rythmes en attendant de trouver un hypothétique batteur "qui ne chercherait pas à caser ses solos". Celui-ci porte le nom de Pete Gardner. Hartley part, Ron Howe apporte son sax. Ce n'était pas indispensable mais tous ces mouvements font très The Cure. Les compositions elles aussi; même si les lignes de basse plus offensives (tiens pardil!), la voix et le sax diffèrent au point de sonner parfois comme Quarterflash. *I'm so Many*. Gallup, plus bassiste que jamais compose et participe aux parties vocales de Biddles avec ironie et cynisme. Mais, à présent que Simon a rejoint The Cure, y aura-t-il d'autres Fools Dance? T.B.

LA PHOTO : FOOLS DANCE RESSEMBLANT A PEINE A QUI VOUS SAVEZ. SIMON A GAUCHE. (PHOTO JON BLACKMORE).



Vu chez JUKE BOX ce picture-disc sur lequel est gravé une interview de Robert Smith (sur les deux faces). Notre héros parle de *The Head on the Door* avec sa voix inimitable, ses arrêts au milieu d'une phrase ou d'un mot, ses hésitations. Il raconte aussi certaines anecdotes de The Cure avec des coq-à-l'âne surprenants. Mais le plus drôle est de rester fixé sur la platine à regarder Robert Smith tourner, tourner, tourner, parler et chanter... (80 francs le picture-disc. Par correspondance : + 20 francs envoi recommandé. Par chèque à Juke Box, 80, avenue du Maine 75014 Paris). Attention, tirage limité - Disponibles également : Song Book, Programme Tour etc. Tél : 43.27.22.22.





77-FF
RECORDS
présente



COMPILATION FRANCO-AMERICAINE (L.P.)



SNIX. Groupe de Lille (mini L.P.)

Nous recherchons des groupes rock pour de futures réalisations.

POUR VOUS PROCURER CES DEUX DISQUES

Compilation : 55 F. Snix : 45 F.

Frais d'envoi : 1 Disque, 10 F. 2 Disques : 15 F.

ENVOYEZ VOTRE CHÈQUE À : 77 RECORDS
19, PL. GAL DE GAULLE 91470 LIMOURS—FRANCE

DISTRIBUTION NEW ROSE

NUMÉROS DE GLORIA ENCORE DISPONIBLES



L'EQUERRE N°2



POUR RECEVOIR CE(S) NUMÉROS, ENVOYEZ VOTRE CHÈQUE À : GLORIA 1, rue de Messine 75008 PARIS
GLORIA N°6 : 12 F. (+ 9 F. frais d'envoi) GLORIA N°7 : 15 F. (+ 9 F. frais d'envoi) L'EQUERRE N°6 : 25 F. (+ 6,50 F. frais d'envoi)



JANV. 84 GLORIA N°6 :
Mc Laren/John Lyndon - J.L. Godard - Cocteau Twins - Dream Syndicate - Smiths - R. Wyatt - Caro - Mutabaruka

MARS 84 GLORIA N°7 :
Créatures et Rituels des Ténèbres. Siouxsie (interview) - Batcave et (presque) tous groupes gothiques, punkabilly etc. - Vuillemin et The The, Violent Femmes, Go Beethoven.

DEC. 85 L'EQUERRE N°2
SPECIAL CURE : HYPER POSTER ET DISCOGRAPHIE/BIOGRAPHIE DU GROUPE

CONCERTS PARIS

04-04 Wall of Voodoo
08-04 Madness
09-04 Ghetto Blaster
15-04 King Kurt
16-04 Nico
12-04 Baroque Bordello
21-04 Chick Corea
22-04 James Brown
25/26-04 Mickey Dread
28-04 Erasure
28-04 Communards
29-04 Evening Legions
29-04 Simply Red
30-04 Steel Pulse
03-05 Butthole Surfers
12-05 Cramps
05/06-05 Laurie Anderson
06/07-05 Depeche Mode
08-05 Blaine Reininger
10-05 Psychic T.V.
15-05 P.I.L.
17/18-05 Joë Jackson
20-05 Litfiba, Bisca, Violet Eves
20 au 25-05 End of Data/Quartz
21-05 Fine Young Cannibals
22-05 Don Cherry
29-05 David Thomas
??-05 Daniele Dax, Red Lorry Yellow Lorry

Pour plus de précision concernant les dates et les lieux de ces concerts, L'EQUERRE recommande de se reporter à un quotidien ou à un hebdo (Libération ou Télérama).

Soirées Régence, le vendredi soir à l'Opéra Night (3, rue de Grammont 75002 Paris) :

11/12-04 Marc Almond, Anne Pigalle, Amoroso, Le Baron
18/19-04 John Sex (idole de New York)
06/07-06 Gary Glitter (oui !)

Enfin, le 24-05, à la grande halle de la Villette : Nuit Caline avec Jimmy Cliff, Aswad, Malavoi, Alpha Blondy, Tabou Combo, Gazoline et Kat. Festival apothéose, bal tropical, vidéo géantes au programme.

PLUS ÇA VA ET MOINS Y'EN A. Il s'agit des radios. Celles qui se croyaient libres. Sur Paris, en espérant le meilleur avec Carbone 14 revenu (105), on peut écouter Fréquence Gaie (97.2). Les soirées sont consacrées à la (bonne) musique avec une nette préférence pour le branché, le nouveau, le drôle ou l'allumé. Il serait trop long de citer les titres des émissions de cette sympathique radio qui n'a pas perdu le côté bande de copains des temps héroïques et ne songe pas à draguer les ménagères à coup de jingles racoleurs. Disons seulement que ces titres sont aussi évocateurs et humoristiques que les mecs qui les animent (et dont fait partie notre collaborateur Patrick Rognant). Quant à cette pauvre Voix du..., la voilà reléguée dans les greniers de la carnassière Skyrock, celle-ci hyper-branchée marketing, pub, Top 50 et ron-ron d'enfer : le troisième âge. On lui souhaite de rajeunir... Les radios de province se portent mieux, en général qu'à Paris : elles conservent les animateurs et auditeurs qui ont fait leurs bases : Oxygène à Rouen, Mû à Clermont-Ferrand, Fréquence à Royan, F.M.R. à Toulouse, Voix du Nord à Lille, Bretagne Ouest à Quimper, Bleue Marine à Lorient, parmi tant d'autres. Pour finir, citons N.R.J. (oui.) et son réseau qui nous ont fait un super-coup, en décembre, avec The Cure : interview du groupe et programmation choisie par The Cure (Sex Pistols, Clash etc.). De fait, grâce à son avance en tant que "grosse radio", N.R.J. peut se permettre des plans new wave méritoires. Ph. D.

N.B. - L'EQUERRE prie les radios qui n'ont pas été citées dans cet article de l'excuser et les invite à se faire connaître en envoyant leurs play-lists au journal (1, rue de Messine 75008 Paris) Merci.



ALICE SPRINGS expose jusqu'au 8-05 à l'Espace Photographique de Paris. (4-8 Grande Galerie. Niveau -2, entrée rue piétonne, rue du Pont-Neuf. Entrée 5 F. A ne pas manquer : une grande photographie

L'EQUERRE

AGENDA



CULTURE D'ABORD : la librairie Parallèles vend et édite tous livres et B.D. d'ordre marginal ou branchatoire dans les domaines littéraires, philosophiques, ésotériques, sexuels, culinaires, hallucinogènes, musicaux, cinématographiques, artistiques, architecturaux sociologiques etc. Un rayon de disques d'occasion en super bon état et à des prix imbattables et enfin, un rayon de fanzines (voir photo) peut-être le plus copieux de la capitale. On y reconnaît les deux derniers numéros de Gloria ainsi que le poster de Robert Smith publié dans le numéro 2 de L'EQUERRE. (47, rue Saint Honoré. 75001 Paris).

LE GIBUS reste toujours le plus pur club de rock'n'roll de Paris, ce qui n'empêche par Jiri Smetena, son animateur, de programmer des groupes new wave ou un peu funk sur cette scène aussi prestigieuse qu'exigüe devant ce public mi parisien, mi banlieusard qu'on pu apprécier aussi bien The Police que Siouxsie. Cet hiver, Cérémonies et son chanteur nous ont fait un beau plan Marc Seberg, Eléonora "plein Gibus" tout un week-end, les Brâmantombes se sont révélés (ce qui ne fait pas du tout tomber les bras car ils sont excellents), Va Bene a bien fait bouger avec sa jolie chanteuse et ses espagnolades et Triste Cocktail nous a fait partager ses états d'âme. (18, rue du Fg du Temple, tous les soirs concert).



ERIC sera peut-être votre vendeur quand vous irez au Sous-Sol de la Banque de l'Image. C'est dans cette caverne d'Ali Baba que vous trouverez tout, absolument tout sur vos musiciens préférés : posters, cartes postales, photos. Bonnes musiques et ambiance underground garanties. (9, rue de la Cossonnerie. 75001 Paris)

LES BAINS sont la seule boîte de Paris. Impératif : ne pas y aller trop souvent mais y aller très tard. Le décor est toujours aussi infernal et le styliste Jean Colonna l'a choisi pour sa nouvelle collection. (7, rue du Bourg l'Abbé. Jean Colonna : 43, Galerie Vivienne. 75002 Paris). Photo Arnaud Baumann. Maquillage : Gérard Mc Carthy.



KRISTIAN WOLF a lancé la face sombre de la rue Quincampoix. Tournant le dos à son côté mondain et à ses restaurants show-biz ou mode, il a ouvert The Depot, boutique où étaient vendus les vêtements de sa propre marque mais aussi provenant d'autres créateurs (Eric Palerm, Tito, François-Xavier, etc.). Kristian ouvre, ce printemps une nouvelle boutique, dans la même partie de la rue, consacrée celle-là à sa propre griffe : une ligne ample, un peu japonaise, romantique, des matières sobres mais chatoyantes, des prix, évidemment "créateur", mais loin d'être inabordables. Une mode new wave et post punk, la seule à Paris. (69 et 109, rue Quincampoix 75003 Paris).



EMY YACHOU est un nouvel arrivant dans cette partie de la rue. Il a ouvert une boutique à la sobriété toute japonaise. Sa mode, d'une grande rigueur, jongle avec les volumes et, comme son plafond, les géométries dans l'espace. (83, rue Quincampoix. 75003 Paris)

ROCK A PARIS, organisé par Chris Bénard, l'Eldorado, et Radio 7 invite TOUS jeunes groupes à se produire sur cette scène prestigieuse. En effet, le vendredi sera réservé à la jeune musique et au jeune public. Prix d'entrée sans concurrence : 32 F. et, à l'affiche, au moins trois formations dont un groupe connu. Vous pouvez envoyer vos cassettes à Chris Bénard/Eldorado, 4, bd de Strasbourg, 75010 Paris.

LUNDI ET MARDI aux BAINS : consacrés à l'Eléphant Blanc. Il s'agit d'un concept "cool" à siroter avec téquila-sunrise à partir de 22h. 07 et 08 avril : Elli Medeiros. 14 et 15 : Maryanne Mateus. 21 et 22 : Nene et Zebele. 28 et 29 : Shimizu Yasuaki (à ne manquer sous aucun prétexte : saxophoniste génial).

ETRANGER DANS LA NUIT, de Philippe Soupault (le dernier des surréalistes) est à l'affiche du Palais des Glaces jusqu'au 20 avril. Ravageur, dévastateur, ce "boulevard dégénéré" à l'humour grinçant, mis en scène par Lucio Mad (il) avec les comédiens de ce groupe hystérique qu'est l'Asile Culturel. Prise d'otages, gangster en folie, ethylisme grand guignolesque : ils en font des tonnes mais dosent au milligramme jusqu'au bout de la merveille de la vie... et de la mort. (locations : 3FNAC, Palais des Glaces/Paris) Lucio Mad. Photo Pidicius Trambario.



SELECTO : Grande sensation : Steve et Hervé ont découvert le BLACK DENIM. Crac, disons les jeans noirs; L'EQUERRE reviendra, dans son prochain numéro, sur cette invention terrifiante mais qui se décline avec des blousons et des manteaux fabuleux. Selecto est également le seul endroit où l'on puisse trouver les produits des stylistes anglais : Body Map, Sue Clowes, Empire. (84, rue Saint Antoine. 75004 Paris).

LE THÉÂTRE DE LA BAS-TILLE a fait bénéficier les amateurs d'une saison complètement révélatrice et hallucinante : Pascal Comelade, Jon Hassel, Carlos d'Alesio, Shimizu Yasuaki, Karl Biscuit, Reinette l'Oranaise, Soft Verdict, Lacombe et Asselin, Harry de Wit, les Maximalist ou Anches Do Too Cool, brillant duo des brillantissimes saxophonistes Philippe Herpin et Daniel Pabœuf (voir photo). Une programmation audacieuse qui a fait salles combles, preuve qu'il y a toujours un public avisé pour des musiques faussement appelées "difficiles".



V I V E M E N T Le Printemps

EUROPE 1



de Bourges

CAISSE NATIONALE
DE PREVOYANCE
pour la vie.

□ Vendredi 28 Mars

BARBARA/DEPARDIEU
"LILY PASSION"

□ Samedi 29 Mars

CHCEURS DE L'OPERA DE PARIS
ANNE SYLVESTRE
TOURE KUNDA
CELEA COUTURIER GROUP
"ROCK ET MOTO"
ETC.

□ Dimanche 30 Mars

I.COLOMBAIONI
BILL BAXTER
ALAN STIVELL
THE POGUES

NOUGARO/LOCKWOOD/PORTAL
ORCHESTRE NATIONAL DE JAZZ
ETC.

□ Lundi 31 Mars

GILBERT LAFFAILLE
RAY LEMA
SALIF KEITA

YOUSOU'N DOUR

REQUIEM DE MOZART

DIRECTION JEAN-CLAUDE MALGOIRE

INDOCHINE/TALK TALK

CARLOS D'ALESSIO

ETC.

□ Mardi 1^{er} Avril

FATON BLOOM/SEFFER/VANDER
THE CRAMPS

HUBERT FÉLIX THIÉFAINE

ROMAIN BOUTEILLE

MOSALINI/BETEYLMAN/CARATINI

ETC.

□ 250 ARTISTES

□ 90 SPECTACLES

RENSEIGNEMENTS □ PLACES EN VENTE

□ **Le Printemps de
Bourges** □ 5, RUE SAMSON

18000 BOURGES □ TÉL. : 48.24.30.50

□ AGENCES

**NOUVELLES
FRONTIERES**

TÉLÉPHONE : (1) 43.38.98.98

□ LE MINISTÈRE DE LA CULTURE

DIRECTION MUSIQUE ET DANSE

□ LA VILLE DE BOURGES

□ LE CONSEIL GÉNÉRAL DU CHER

□ LE CONSEIL RÉGIONAL

DE LA RÉGION CENTRE



□ Mercredi 2 Avril

L'OPERA NOMADE

LITFIBA

THE WOODENTOPS

WORKING WEEK

BLANCHARD

RENAUD

ETC.

□ Jeudi 3 Avril

I MUVRINI

RAINA RAI

YVES DUTEIL

SERGE GAINSBOURG

NIAGARA

ETC.

□ Vendredi 4 Avril

STEFAN EICHER

GILLES VIGNEAULT

CHCEUR D'ENFANTS DE PARIS

FINE YOUNG CANNIBALS

LEVEL 42

HERPIN PABCEUF

ETC.

□ Samedi 5 Avril

CASTELHEMIS

JEAN-LOUIS MAJUN

BILL DERAIME

SANSON / LARA

JACQUES BERTIN

MICHEL LAGUEYRIE

ETC.

□ Dimanche 6 Avril

MADNESS

ÉMILIE JOLIE

JACQUES HIGELIN

du 28 MARS au 6 AVRIL 86

L'IMMORTALITE DES DESIRS

SECONDE CHAMBRE

LORD BRAIN



MAD 2024

COMLOT BRONSWICK

DARK ROOM'S DELIGHTS



MAD 2025

RAMUNTCHO MATTA

ECOUTE



MAD 3025



Divine

MADRIGAL DISTRIBUTION

140, rue du Théâtre, 75015 Paris
Tél. : 45.78.09.78



FREE SOUTH AFRICA

K. Harin 86 ⊕